

doping n. dopage (en athlétisme).

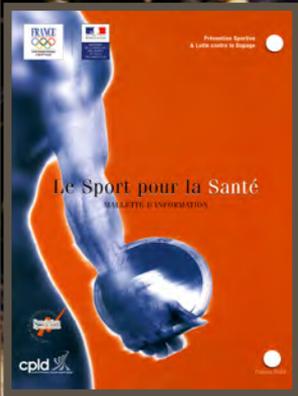
dopage n. m. doping (in sports competitions).



DOPAGE n. m. Action de doper. (Syn. act. VANTON.)
DOPE n. m. Mater. Produit activant employé pour améliorer les conditions d'a des agrégats-liants en présence d'eau.
 — Pétr. Produit dont l'addition en quantité améliore une essence, une huile bitume.
 — SYN. : *additif, adjuvant.*
DOPER v. tr. (angl. *to dope*, dro Adjoindre en quantité minime une substance modifiant ou exaltant considérablement certaines propriétés. || Administrer un *doper un cheval de course.*
DOPING [piŋ] n. m. (mot angl.). E d'excitants propres, au moment d'une é sportive, à donner au concurrent qui e un surcroît d'ardeur. || Ces excipients mêmes.
 — ENCYCL. Le *doping* s'est surtout ré parmi les coureurs cyclistes. Les fédér le combattent non seulement pour pré la régularité des courses, mais encore que l'absorption de stimulants qui ag sur le rythme cardiaque risque de prov des accidents graves. Le *doping* est égal interdit par les codes des courses hipp

dope n. 1. drogue° f, came dope f; *dope head, dope fiend*, drogué°, camé, toxic junkie; *dope ring*, filière de trafic de drogue° f. 2. information° f, info f, tuyau; *what's the dope on his new girlfriend?* alors, sa nouvelle copine? 3. imbécile°, a douille f, cornichon, nouille
dope v.t. 1. administrer des drogues (à qqun)°; a) *druguer°*, endormir; *in order to calm him down they had to dope him*, pour le calmer on dut le piquer; b) *dope* donner des stimulants° / dopants (à qqun). 2. *to dope*

- Philippe Boisse**
- Michel-Marie Bourel aihp 1946**
- Georges Chapouthier**
- Gérard Dine**
- Jean-Paul Escande aihp 1963**
- Michel Hamon**
- Axel Kahn aihp 1967**
- Frédérique Kuttenn aihp 1970**
- Jacques Lataste aihp 1949**
- Patrick Magaloff**
- Michel Rieu**
- parlent avec**



DOPAGE [dɔpaʒ]. n. m. (1954; de *doper*, d'apr. l'angl. *doping*). ♦ 1° Action de doper, de se doper. V. *Doping*. ♦ 2° (1962). *Techn.* Action de doper (2°); son résultat. ♦ *Spécialt.* Action d'ajouter une impureté à un semi-conducteur pour modifier ses propriétés de conduction. ♦ ANT. *tidopage.*
DOPANT [dɔpɑ̃]. n. m. et adj. (1955; de *doper*). ♦ Substance chimique propre à doper, à dissiper (momentanément) la fatigue. V. *Doping*, *excitant*, *stimulant*. ♦ *Techn.* Substance dont l'addition en faible quantité modifie ou renforce les propriétés d'un matériau, d'un corps. ♦ *Additif. Gaz dopant.*
DOPE [dɔp]. n. m. et f. (1943; mot angl.). *Anglic.* ♦ 1° m. *Syn. de dopant* (2°). ♦ 2° N. f. (*Fam.*). Drogue.
DOPER [dɔpe]. v. tr. (1903; angl. *to dope* « faire prendre un excitant »). ♦ 1° Administrer un stimulant à. *Doper un cheval de course.* — EST. *EST. Doper qqun* lui faire prendre un excitant. V. *Droguer* 1. — Pronom. *Se doper avant un examen, se doper.* — *Augmenter la puissance, la vitesse, le rendement à qqch.* — *Stimuler. Doper qqun* le rendre plus actif. ♦ *Techn.* Ajouter une substance à un produit pour en améliorer les qualités. ♦ *Dopant.*
DOPING [piŋ]. n. m. (1900; mot angl.). ♦ 1° *Processeur de dopage.* V. *Doper* (anglic.). ♦ 2° *Excitant* employé par les sportifs excipients. ♦ *Dopage* et de *excipients eux-mêmes*. ♦ *Administrer, prendre un dopage.* — 2° (v. 1965) g. *Moyen artificiel qui donne à qqn, à qqch, une force provisoire et souvent illusoire.*



DOPAGE'2007

Jean-François Moreau aihp 1965 Page 1 sur 29

DU CARBURANT À LA BIDOPE

Jean-François Moreau

Aristippe ne défendait que le corps, comme si nous n'avions pas d'âme ;

Zénon n'embrassait que l'âme, comme si nous n'avions pas de corps.

Tous deux vicieusement.

Montaigne, Essais, III, 13.

Chez chaque peuple, chaque tribu, dans chaque pays, chaque village, tout individu a son carburant, apaisant ou fortifiant selon les circonstances et la posologie. Équation des temps post-modernes à résoudre par les Gaulois contemporains et futurs, préférons-nous que nos fils et nos filles soient astreints à la potion magique, quotidiennement, comme on roule au super dans nos autos ? Ou à la demande et sur le champ, comme Astérix et sa bande contre des Romains bodybuildés toujours battus, jamais vaincus ? A moins que nous ne les voulions d'emblée conçus pour être des Obélix toute leur vie dans une plongée balnéaire unique de la conception à la naissance, prétendants à l'immortalité fragile de demi-dieux herculéens ? *VAE VICTIS CÆSAR ! VADE RETRO SATANAS !*

D'aussi loin que mes souvenirs me portent, la notion de dopage - ma perception, non pas l'usage du mot lui-même - remonte très tôt dans mon enfance. J'appartiens à une génération d'enfants de la guerre promise à des carences vitaminiques, au premier rang desquelles s'imposait le rachitisme, conséquence de l'avitaminose D, prévenue par l'atroce huile de foie de morue distribuée dans les écoles primaires. À l'époque, tout pénalisait l'effort physique de chaque minute, ne serait-ce que pour se déplacer dans un rayon de dix kilomètres dans la campagne. Le *rachot* n'avait que ses jambes et ses galoches, son rêve n'allait pas plus avant que l'acquisition d'une bicyclette mythique une fois le certif en poche. Les côtes et les faux-plats de la lande armoricaine balayés par le vent mouillé de l'anticyclone des Açores étaient mystérieusement beaucoup plus nombreux que les descentes, trop rares et trop courtes pour vraiment bien récupérer son souffle. Les petits et grands Bretons rêvaient d'une Mobylette, comme Zazie du métro.

1. DU CARBURANT AU FORTIFIANT.

Le pire ennemi du marin, c'est l'alcool.

Capitaine Haddock, Président de la L.M.A.

L'alcool était alors le carburant de l'effort physique quotidien des travailleurs des deux sexes. Le paysan breton et ses fils

buvaient du cidre à la barrique, sa femme et ses filles du café arrosé à la *goutte* distillée à la ferme. La première cuite figurait au passage de la ligne pré-pubertaire et, au plus tard lors de la conscription, le jeune bidasse découvrait la vinasse et le bock de bière. Symbole de force virile à l'instar du biftèque saignant ou sédatif des nerfs féminins, l'alcool devenait chroniquement nécessaire et indispensable. Conséquemment l'état *éthylrique* était la règle au quotidien, la tempérance l'exception. Utile, qui sait ? Sevrés brutalement de leurs carburants, ces gens-là faisaient des décompensations mortelles ; le delirium tremens façon Coupeau - revoir François Périer dans le film *Gervaise* de René Clément (1956) - tuait aussi sûrement que l'hémorragie de la cirrhose de Laënnec. Ce paragraphe illustre un grand chapitre de la médecine d'avant Mendès-France qui initia la lutte à mort pour la fin des bouilleurs de cru et l'avènement d'une meilleure diététique fondée sur les produits laitiers et une diversification des sources de protéines. Les alcools de pomme, bruts ou distillés, avaient en effet de désastreuses conséquences sur le tube digestif des Bretons. Les gastro-entérites toujours associées étaient en fait les réelles responsables des carences

*Quand le facteur part en tournée
On l'entend toute la matinée fredonner
*(SIFFLER)**

*Parce que ça lui donne du courage
Ça lui remet le cœur à l'ouvrage
Le pas du facteur. Chanson.*

Tous les jours ouvrables, le facteur de ma commune natale faisait sa tournée à vélo. Pratiquement toujours à l'heure et sans jamais défaillir dans la délivrance du courrier dans les fermes les plus reculées, il la terminait zigzaguant sur sa bécane pour culbuter, fin saoul, dans un fossé et cuver ses cafés arrosés jusqu'à ce que recommence un autre cycle quotidien. Il roulait bien sur la longue distance à courtes étapes multiples étalées sur une dizaine d'heures.

C'était une autre affaire lorsqu'il

s'inscrivait une fois l'an à la course cycliste municipale des vétérans, sur un circuit casse-pattes à couvrir une demi-douzaine de fois pendant deux bonnes heures. Je faisais alors fonction de préparateur chez le pharmacien du bourg, lorsqu'il vint demander furtivement un samedi soir si on n'avait pas « quelque chose » pour le lendemain, un « fortifiant » puissant qui lui « donnerait des forces », car il se sentait « faible ». Il voulait gagner la course et son pécule, il les gagna, sans l'aide chimique que notre morale réprouvait, on ne parlait pas alors d'éthique du dopage. Par quel miracle ? Nous l'ignorons, mais il fut impérial jusqu'à la fin. Je le revois encore, maigre et sec comme

une trique, le teint tanné devenu rougeâtre, les rares dents jaunies qu'il lui restait à l'état de chicots découverts par un rictus d'effort sur son visage émacié, cependant qu'il menait dans un virage à angle droit avant de se mettre en danseuse pour avaler la dernière pente et finir en tête au sprint devant trois autres anonymes. C'était l'image d'un héros d'un rare jour de gloire dans une vie banale d'homme de la campagne des années 50, aujourd'hui totalement périmée voire inimaginable. Il mourut comme il avait vécu, dans un fossé, fin saoul, sa tournée achevée, bien avant l'âge officiel de la retraite, un soir d'été brûlant des trente glorieuses à peine entamées.

alimentaires par la diarrhée triquotidienne qu'elles induisaient, *physiologique, car coutumière*. Des ostéoporomalacies, des odontoses, des neuromyopathies, des psychoses hallucinatoires s'ajoutaient aux méfaits de l'alcool lui-même sur le foie. Les Bretons faisaient de bons mais pas de beaux soldats, de bons et beaux p'tits vieux mais trop souvent à quarante ans. L'ouvrier des villes comme le marin du port, plus riches peut-être, tiraient leur force du vin, du Languedoc-Algérie qui tache. Le malade de l'Hôtel-Dieu de Rennes avait son litre de cidre à son menu régulier alors qu'à celui de Paris il fallait être cardiaque pour avoir droit au vin de Trousseau. Même les internes des salles de garde de l'Assistance Publique à Paris eurent très longtemps droit à une ration quotidienne de velours de l'estomac ou d'un équivalent-bière. Dans la médecine hors-piste qui en dérivait, la *Quintonine*⁵ associait le vin au quinquina, un extrait roboratif de plante tropicale inscrit au Codex avant même que Pelletier et Caventou n'en isolent le principe actif, la quinine, il y a près de deux siècles. Nos modèles de champions n'étaient que des gens qui pratiquaient par magie les mêmes actes quotidiens que nous,

mais avec des moyens physiques extraordinaires. On les imitait sans pouvoir les atteindre en rêvant en sweatshirt jaunasse sous une casquette *Aspro*... A la course à pied, nous étions Marcel Hansenne ou Alain Mimoun, selon la distance à parcourir. Au football, toujours en 5-3-2, c'était Ben Barek à l'avant, Kopa à l'ouverture, Marche à l'arrière, Vignal dans les buts. On nageait ? Alex Jany, Georges Vallerey et Jean Boiteux sont sur le fronton des toutes les piscines municipales. À vélo, nous baissions la tête sur notre guidon droit, pour avoir l'air d'un coureur. C'était des « *Vas-y Robic* », le petit teigneux de Sainte-Anne la Palud, ou des « *Vas-y Bobet* », le grand play-boy de Saint-Méen le Grand, deux gars de la Bretagne, pensez donc, contre Bartali et Coppi, quand on était quatre ! Chez le coiffeur, dans *But&Club* et *Miroir-Sprint* sur des photos cyan ou sépia durcies au flash, on voyait les coureurs en train de dîner en avalant des quantités de nourritures terrestres et de bonnes bouteilles, leurs visages et leurs bras noirs de hâle tranchant sur la blancheur de leurs thorax, de leurs dentures et des nappes à gros carreaux. Les géants de la route alors ne se dopaient pas, ils faisaient comme tout le monde, ils réparaient leurs forces, après avoir bu leur « *quart Perrier* ». Les marrants, Chapatte, Geminiani, Hassenforder, se prélassaient dans la baignoire de la salle de bain de l'hôtel pour se décrocher puis se faisaient masser par leur soigneur avant de courir satisfaire quelques conquêtes du sexe faible subjuguées par leur gigantisme biroutier. Bartali allait honorer la Vierge de Lourdes. Coppi avait sa Dame Blanche. Bobet calamistrait sa chevelure noire au *Pento*. Yvette Horner était à l'accordéon et Pappy George Briquet à *Paris Inter*. Tout ça baignait dans l'huile et les terribles défaillances comme les envolées dans les montagnes des coureurs cerclés de leurs boyaux sur leurs jolis thorax faisaient partie du folklore de la « *Grande Boucle* ».

En roulant de Laval à Paris un 2 janvier 1968, je fus arrêté par des gabelous qui trouvèrent dans le coffre de ma R8 un stock de bouteilles de vin piquées dans la cave de ma mère. J'appris ce jour-là que la loi autorisait le port libre de taxes de trois litres d'alcool par personne et par jour au titre de « provision de bouche pour la route ». Nous étions trois dans la voiture, ce qui faisait douze bouteilles de 75ml, ouf !

Les Bretons rapportaient à Paris des bouteilles sinon des fûts de gnole distillée clandestinement alors que tout transport d'alcool devait faire l'objet d'une déclaration officielle et paiement d'une taxe spéciale.

Les bouilleurs de cru de France et de Navarre jouissant du privilège de distiller 1000 degrés Régie (volumes) par an, autorisé par la loi du 28 février 1923, eurent la peau de

Mendès-France plus efficacement que les défenseurs de l'Algérie Française ; il aurait voulu aller plus loin que l'arrachage des pommiers à cidre dans les champs contre une prime. La transmission héréditaire du privilège fut abolie en 1960, par le gouvernement de Michel Debré, ce qui ne signifie pas que le droit de distiller sa production soit prohibé ; il faut seulement éviter de le faire clandestinement ; donc il faut d'abord payer les taxes réglementaires lors d'une déclaration à l'administration fiscale idoïne.

Il existe toujours des distillateurs ambulants promenant leur alambic dans toutes les campagnes où l'on produit des fruits. <http://fr.wikipedia.org/wiki/Bouilleur_de_cru>, et lire par exemple un pittoresque article sur le site <<http://www.icilacreuse.com/portraits/bouilleur/index.html>>

« Mon petit cœur, Messir's, n'est point pour greluchons! (bis)

L'est pour l'homme de guerre, qu'a la barbe au menton»...

Aïe ! Aïe ! Aïe ! Aïe ! se dit Margoton.

Margoton va-t'à l'iau. Chanson populaire.

Mais nous, les bacheliers, étions alors devenus étudiants sursitaires à la Fac' et le problème n'était plus là. Il valait toujours mieux être balèze pour draguer les filles, mais nous avions des moteurs sur les deux roues, selon les moyens des parents ou des copains, d'un *Vélosolex* à la Hulot ou mieux d'une *Vespa* comme Gregory Peck avec Audrey Hepburn sur le siège arrière. Il fallait être étudiant à Paris pour se faire payer par des papas riches ou des maîtresses généreuses une *Jag'* ou une *Alfa* pour parader à Saint-Germain des Prés et boire un jus de banane au *Pam-Pam*. Les biscottos ischio-jambiers s'effaçant devant la prééminence des pectoro-biceps, on pouvait se laisser tenter par la *gonflette* à l'aide d'extenseurs à sandows et de petits haltères, le matin à jeun, devant son armoire à glace pour une silhouette de catcheur à la Lino Ventura, pour ne pas se sentir être le valet Firmin de Bobby Duranton.

Le temps des cellules grises avait sonné, il fallait phosphorer. Les étudiants se mettaient à travailler les matières fondamentales plus souvent à la Trinité qu'avant Pâques. En automne, les carabins travaillaient les concours hospitaliers. Les filles se soutenaient au thé, les males carburaient au café. Des *express* bien serrés débités par les percolateurs italiens flambant neufs des bistrotts modernisés au formica, du *Nes'* dans leurs chambres en rêvant d'une *Cona* pour se faire des *filtres*. Qui se sentant faible ne prit pas son *Actiphos* matinal? Bien heureuses les vitamines! Le *Vitascorbol* associé au *B1-B6-B12-facteur intrinsèque-extraits hépatiques* requinquait les branchés fatigués et les confrères surmenés. Qui ne connaissaient les sulfureuses amphétamines? Ah ! combien de marins, combien de capitaines, n'ont-ils pas consommé de tubes de *Maxiton* pour gagner le port du salut ou sombrer corps et bien quand le jour des résultats venait sanctionner une préparation tardive? A cette époque apparurent les premiers tranquillisants, le méprobamate notamment. J'étais de nature « nerveuse » et je dois d'avoir été

reçu au PCB en 1956, grâce à un tout nouveau tranquillisant sorti ce jour-là, un comprimé dragéifié de *N-Oblivon*, pris juste avant la dernière épreuve salvatrice de travaux pratiques de biologie végétale avec une note-canon bien nécessaire pour être racheté de justesse à la dernière place. Je ne sache pas qu'un seul carabin de ma promotion rennaise ait touché aux stupéfiants du tableau B, opiacés ou non, tous frappés d'opprobre. Sauf à être délibérément aveugles et sourds, les étudiants étaient parfaitement informés des dangers encourus avec ces différentes substances, qu'elles fussent génératrices d'assuétude ou non. Pour

le grand père qui commençait à flancher, le *Camphydril strychno-spartéiné* restait la meilleure médecine avant l'heure de la digitaline. Pour les gamins, quelques gouttes d'*Élixir polyvitaminé B.O.N.* le matin, le *sirop d'hémoglobine Deschiens* au déjeuner, un peu de *Phénergan* pour dormir en cas d'urgence prurigineuse ou de poussée dentaire.

La révolution thérapeutique date des années 50 avec les antibiotiques, les corticoïdes et les neuropsychotropes accessibles au grand public grâce à la sécurité sociale et à des prix devenus abordables quand on était vraiment malade. Rappelons toutefois que, jusqu'aux années 60, les ruraux n'avaient pour la plupart aucune couverture d'assurance-maladie, sauf à se réclamer de l'assistance médicale gratuite gérée par la municipalité. D'où l'attractivité paradoxale de l'homéopathie et des guérisseurs en tout genre, quand ce n'était pas le recours à la sorcellerie, comme quand on achète un billet de loto pour payer son loyer.

2 – DU FORTIFIANT À LA POTION MAGIQUE

L'essentiel n'est pas de gagner mais de participer.

Pierre de Coubertin

Le jeune docteur apprenait plus souvent sur le terrain que durant ses études qu'en fin de compte, il aurait à se battre pharmacologiquement parlant contre la maladie, soit avec l'accélérateur pour vaincre la faiblesse, soit avec le frein pour récupérer la force, ou vice-versa et parfois en talon-pointe. Les malades demandent plus la sédation des symptômes que la guérison de la maladie elle-même qui ne sera consacrée que lorsqu'ils ou elles se sentiront « bien ». Alors on sera réputé être bon docteur.

Il fallait tenir compte de la *fatigue* - et son corollaire l'*angoisse* - divisée en trois catégories. 1) La *saine fatigue* provenait de l'effort physique professionnel ou amateur dépensé à bon escient au travail, dans la nature ou sur les stades. Elle était socialement encouragée : il restait asocial sinon honteux de s'affirmer malade, l'accent était mis sur la prévention par l'hygiène physique et mentale roborative. 2) La *fatigue normale* résultait de l'utilisation contrainte ou volontaire de ses forces au-dessus de ses moyens habituels. Une maladie aiguë ou chronique pouvait l'enclencher. Il appartenait à l'allopathe de prescrire les drogues de la pharmacopée, une fois un bon diagnostic posé de noble maladie organique, infectieuse ou non. L'arrêt de travail, en ce cas justifié et bénéfique, entraînait dans l'application des nouvelles règles du bien-être social précarisé par la maladie organique. 3) La *mauvaise fatigue* atteignait les gens dont la tête et l'intellect travaillaient trop ou pas assez, selon les aléas de l'existence dans la nouvelle société de consommation. Les *siphonnés du boulot* coexistaient dans les consultations avec les *intellectuels psychasthéniques* et les *femmes existentialistes*. Les agaçants mais lucratifs *petits psychiques* devenaient légions au fur et à mesure que se développait la sécurité sociale et que l'on parlait de *dystonie neurovégétative* et de *médecine psychosomatique*. La neurasthénie de madame Bovary devenait la « dépression neveuise » des yéyés, la ménopause une maladie. Le risque était principalement de passer à côté d'une maladie organique débutante. Le laboratoire et l'imagerie médicale devinrent des alliés précieux de plus en plus sollicités dans les coins les plus reculés. Fait sociologique nouveau, les clientèles venaient demander tel ou tel produit, telle ou telle radio, sans attendre que le praticien les propose. Rares étaient les consultants sans fortifiant.

C'est alors que le *phénomène Jacques Anquetil* marqua un virage dans les normes du sport cycliste professionnel, déplaçant définitivement le sport dans l'orbite du progrès biologique, lui, désaxé vers l'exaltation sempiternelle de la performance au détriment de la physiologie médicale au service d'une bonne santé naturelle qui admet les hauts et les bas. Au printemps 1965, après avoir presque tout gagné avec cinq *Tour de France* dont quatre simultanément, il s'offrit, dans une même foulée victorieuse, le *Tour du Dauphiné Libéré* et *Bordeaux-Paris*, un exploit surhumain unique dans l'histoire du XXe siècle. Le surhomme avait un secret qui tenait à l'application de la pharmacologie à la mise en forme et à la récupération des efforts physiques dépensiers en énergie musculaire et psychique à un tel niveau d'exigence que sa complexion de demi-dieu ne pût assumer totalement sui generis. Un visiteur médical m'avait informé très tôt, en baissant la voix, des vertus de l'androstanolone qu'il promouvait sous le nom commercial de *Protona*, en se référant justement à ses

heureux effets sur le palmarès d'Anquetil. On sait aujourd'hui que le cancer qui l'emporta à l'âge de 53 ans en fut le résultat quasi-expérimental. Risque connu de lui et accepté pleinement, ce que le grand public ignora jusqu'à la non-homologation de son record de l'heure battu à Mexico en septembre 1967, **après son refus de contrôle antidopage**.

En effet, deux mois auparavant, la dramatique *affaire Tom Simpson* était passée par là, dévoilant les ravages potentiels du dopage sportif. La mort du très grand champion anglo-briochin dans l'ascension du Mont Ventoux, escaladé le 13 juillet 1967, lors de l'étape du Tour de France Marseille-Carpentras, relevait de la prise de métamphétamine achevant un coureur épuisé sous une température caniculaire. Les langues se délièrent. Songez donc, les Frères Pélissier prenaient des *pilules* dès les années 20 sous l'œil d'Albert Londres. Robic se shootait à l'éther. André Pousse que personne alors ne se rappelait avoir été cycliste avant de devenir un acteur-restaurateur, se mit à raconter comment *on chargeait à la dynamite* les coureurs du Veld'Hiv pendant les *Six-Jours de Paris*. Un troisième couteau, Winfried Bolcke, de l'équipe d'Allemagne, se fit filmer en train de se faire *piquer* dans le deltoïde lors d'une étape du Tour 1968, pour *5 Colonnes à la Une*. Et Claude Lelouch avait tourné *Pour un maillot jaune* en 1965, pour nous montrer l'abnégation des gregari des Géants de la Route au quotidien. Putain de métier!

Mais les autres sports, me direz-vous ? Aux JO de Mexico en 1968, qui ne s'esbaudit du saut en longueur incroyable de Bob Beamon qu'il ne put jamais rééditer, et l'arrivée de Temu et Wolde au sprint du 10000 mètres. Léon Zitronne en perdit la voix. Elancés comme naguère Zatopek, ces athlètes paraissaient beaux et sains sur nos écrans de télévision encore en noir et blanc sur la chaîne unique de l'ORTF. Comme avait paru superbe à Rome en 1960 l'athlète américaine rescapée de la poliomyélite, la gazelle noire Wilma Rudolph. Avec l'*Ampex*, les opérateurs se mirent à décomposer les mouvements au ralenti des dizaines de fois, comme en photo Etienne-Jules Marey (AIHP 1864), un siècle auparavant. L'oxygène est le comburant énergétique par excellence. Jamais on ne parla de dopage à cette époque où l'on se fabriquait des globules rouges, en France dans les hautes sphères montagnardes de Font-Romeu, à défaut des hauts plateaux naturels de l'Afrique de l'Est. Pas plus que l'on y fit allusion lors des médailles des skieurs Killy, Périllat, Lacroix, les sœurs Goitschel, Isabelle Mir... à Grenoble après Portillo du Chili. Les rugbymen de l'équipe de France de Mias et d'Albaladéjo assommaient leurs adversaires grands-bretons préventivement au cassoulet+buzet.

Comme de nombreux de mes contemporains interrogés, je savais, pour l'avoir expérimenté moi-même en fuyant un serpent, que sous l'effet de circonstances exceptionnellement dangereuses, l'instinct de survie permet à l'humain de se dépasser par une performance physique extraordinaire résultant de la mise en route extemporanée de potentiels neuromusculaires insoupçonnés. Le commando-parachutiste Serge Vaculik décrit très bien le bond prodigieusement salvateur qui lui permit de sauter par-dessus une haie haute et épaisse de plusieurs mètres quand le tir de la mitrailleuse allemande fauchait son groupe de prisonniers en train de s'échapper (S Vaculik. *Béret rouge*. Arthaud, 1952). La prise de conscience du phénomène physique est rétrospective, avec un blanc complet dans la mémoire du déplacement entre la perception du stimulus audio-visuel et la réception au sol. Les neurosciences existaient-elles déjà quand on parlait de training

autogène pavlovien dans les centres d'entraînement soviétiques? « *Mens sana in corpore sano* ». Converti, à la quarantaine, au tir à l'arc de compétition au niveau fédéral, je compris vite que mes performances ne pourraient résulter que de la constance à long terme d'un équilibre neurosensoriel permettant la concentration lors de la visée pour décocher cent à trois cents flèches précises tirées sur un arc d'une quarantaine de livres grâce à une force musculaire acquise par un entraînement quasi quotidien. Le milieu de l'archerie jusqu'aux années 80 se shootait principalement à l'alcool et aux calories roboratives de la gastronomie franchouillarde. L'épreuve de tir à l'arc FITA réinscrite au programme des JOs en 1972 à Munich équivalait au déménagement de trois pianos à queue. Je n'eus pas besoin de potion magique pour obtenir quelques résultats honorables, mais durant seulement trois années. Les nouveaux compétiteurs, issus des jeunes générations longilignes sobres et décontractées, tel Sébastien Flute, mirent la barre trop haut pour les seniors. Aucune chimie n'y aurait pu rien changer. Le tireur à l'arc avec sa *muscul'* isométrique tolère très mal le déclin des performances et je me reconvertis dans le golf, lui, assouplissant isotonique.

3 – DU POT BELGE À LA DOPE BIO.

Citius, altius, fortius
Devise du CIO, Abbé Didon

J'aime à voir et à revoir le sprint impérial de Jesse Owens et la tête d'Hitler qui s'ensuivit, dans le film de Leni Riefenstahl, *Les Dieux du Stade* (1936). Personne n'a jamais posé la question de savoir si l'athlète avait alors usé d'un *pot belge*, alors qu'il est connu que le vociférant Führer s'injectait un *pot berlinois* dans les fesses à tout bout de champ. Aux JOs de Séoul en 1988,

j'ai éprouvé la même stupéfaction devant la performance du bolidé Ben Johnson, un Canadien noir né en Jamaïque, sourd et réputé stupide, ainsi qu'une grande déception à savoir son record du monde invalidé. 9''79 versus 10''20 ! 41/100° de seconde de moins gagnés en cinquante ans ! L'exploit avait une portée similaire devant un public mondialisé par la TV en couleur, sur un continent asiatique à l'éthique souvent suspectée de supériorité raciale jaunissante. La recherche neuroendocrinienne mise à la disposition du sport se démontait là présente, sans aucun doute, avec les corticostéroïdes, les androgènes, l'hormone de croissance... synthétisables et commercialisables à merci. À Necker, l'anémie des dialysés chroniques commençait à être traitée par l'érythropoïétine, l'EPO, vendue un prix exorbitant. Qui aurait imaginé les voir courir le marathon plus vite que des humains à deux reins normaux?

4 – *Panem et circenses*. Nero Imperator. NOTRE DEVISE À TOUS?

Les peuples occidentaux avaient déjà du pain, le temps des gladiateurs avait sonné. On échappa de justesse à une quatrième guerre franco-allemande quand le goal Schumacher descendit notre Battiston lors de la demi-finale du Mondial de Séville en 1982. Le film *Rollerball*, de Norman Jewison, date de 1975, John Mac Tiernan l'a revisité il y a quatre ans, signe que les compétitions sportives du plus haut niveau meurtrier pourraient se substituer à la diplomatie et aux guerres modernes devenues classiques, pour régler les conflits aux frontières des États ou dans des microcosmes. Pierre de Coubertin imaginait-il que tout le Gotha de la politique mondiale serait les premiers supporters de leurs Nationaux, des JOs aux « Mondiaux » de toutes sortes. Comme au temps de nos glorieux ancêtres gaulois, la potion

Petite pharmacopée perso

Le druide Panoramix distribue la potion magique à la population tendance gallo d'un village manifestement situé sur la Côte Nord de l'Armorique, selon les désirs de René Goscinny et Albert Uderzo depuis 1959.

amphétamines

notamment la benzédrine, sont indissociables de l'histoire des enfers de la deuxième guerre mondiale, à commencer par la Bataille d'Angleterre et les kamikazes drogués pour se suicider en se croyant immortels.

Revoir le film de guerre très dur de Lewis Milestone (1951), *Okinawa, The Hall of Montezuma*, quand le médecin offre en loucedé à son Richard Widmark de lieutenant des pilules destinées à lui faire tenir le coup et garder le moral. Néanmoins, le personnage le plus sympathiquement traité par Milestone est le Marine qui sut bricoler un alambic de fortune sur

la plage sous la mitraille. Le dexamphétamine tartrate (Maxiton) est toujours commercialisé en Hollande. Sir Tom Simpson, un grand champion très populaire anobli par la Reine à la suite de son exploit dans Milan-San Remo en 1964, consommait la metamphétamine (Tonédrone), jusqu'au stade de la dépendance toxicomaniaque. Lors de l'étape mortelle du Ventoux, il en portait plusieurs tubes dans les poches de son maillot.

tranquillisants avant le diazepam

Le carbamate de méthylpentinol, interdit à la vente en France, était encore commercialisé en Belgique en 2000 sous le nom de N-Oblivon. Le générique méprobamate, commercialisé sous les noms de spécialité Procalmadiol et Equanil, fut la première médication qui, injectée à doses massives répétées, calma les malades en état de démence alcoolique aiguë par sevrage brutal, permettant la

mise en route de la réhydratation associée à la polyvitaminose B et de sauver de nombreux cas auparavant mortels. A un niveau supérieur d'effets psycho-stimulants, rappelons l'imipramine et des inhibiteurs de la monoamineoxydase.

anabolisants

Le Protona, pionnier des anabolisants de synthèse, est toujours disponible sous ce nom commercial au Canada. L'androstanolone est interdit aux sportifs et ne se trouve en France que dans un gel à application cutanée. <<http://www.vidal.fr/Medicament/andractim-1069.htm>>

analeptiques démodés

Le Camphydril strychno-spartéiné, largement utilisé par l'auteur dans sa jeunesse avec profit en gériatrie est introuvable sur Internet. Le camphre est connu depuis l'Antiquité pour ses vertus analeptiques broncho-pulmonaires. Les stocks de

camphre furent dévalisés dans les pharmacies bretonnes lors de l'épidémie de variole de 1956 dans le Morbihan.

La strychnine, également découverte par Pelletier et Caventou et aujourd'hui interdite en France, est un alcaloïde neurotoxique. Ce fut un poison de roman policier style Le Masque mais aussi, à petites doses, un analeptique cardiovasculaire de la pharmacopée.

La spartéine est un alcaloïde à effet parasympathicomimétique. Toutes ces substances étaient enseignées par les professeurs de pharmacologie et de thérapeutique à la Faculté de Médecine de Rennes en 1960. Elles ont fait la prospérité du Laboratoire Houdé qui les vendait sous forme de granules.

Redécouvertes aujourd'hui après avoir éventuellement récupérées par les médecines douces, elles font l'objet de recherches intenses de succédanés à breveter dans les forêts vierges de la planète Terre.

magique devient la clé de la victoire de nos nouvelles Jeanne d'Arc, de nos nouveaux d'Artagnan sur n'importe quel général Xerxès se prenant pour Napoléon dans la plaine de Seine-Saint-Denis. Qu'avait donc le léopard Linford Christie, médaille d'or du 100 mètres à Barcelone en 1992, de si différent de l'orang-outang Ben Johnson ? La créatine ? La DHEA ? Qu'avaient donc dans la tête ces Allemandes de l'Est et ces Chinoises de Pékin propulsées avec succès pour leurs performances athlétiques, mais pas par leur esthétique poilue aux rondeurs androgynes platelement inversées ?

4. ET NOUS, PÉKINS MOYENS VAUTRÉS DANS NOS FAUTEUILS ?

Cigarettes et whisky et p'tit's pépées

Nous laissent groggy et nous rendent tous cinglés

Chanson, Tim Spencer, 1947

Et que penser de ces gérontes impuissants soudain revitalisés par le *Viagra*, bien loin des cantharides de Sade et du pesant *malaga-flip aux 19 œufs* du Casanova de Fellini opposé à un berger à l'eau claire pour un sex-challenge d'une heure non-stop chrono ? De ces politiciens épuisés par les Kennedy-rounds aux pendules bloquées sur minuit soudain requinqués au *Prozac* à l'heure du communiqué final ? De ces yuppies du show business shootés à l'héroïne jusqu'au syndrome d'épuisement final: Jim Morrison, Brian Jones, Janice Joplin, Buddy Holly... mais pas Ray Charles ni Mick Jagger? De ces workaholiques victimes du stress de la vie quotidienne mondialisée au plus haut degré des indices Dow Jones qui se contrôlent au whisky-coca(ïne) avant le syndrome de fatigue chronique et le dépôt de bilan ? De ces adolescent(e)s à la recherche de la qualité de vie par la sécurité de l'emploi dans de désespérantes cervoises à la vodka? De ces amoureuses délaissées de la vallée du Pô, qui se consolent au *Campari* sans soda jusqu'à la cirrhose hépatique ? De tous ces pékins moyens du monde entier qui supportent la vie ordinairement dure sous tous les climats avec du shit : marijuana, haschisch, kat, coca, herbe à Nicot, opium, betel... Et, les jours de fête s'ils ne peuvent pas le boire au quotidien, du raki, du choum, de l'aquavit, de la vodka, du saké, du pisco, du pastis... quand ce n'est pas du méthanol qui rend aveugle comme au temps de la prohibition ? Beaucoup de jeunes Français furent initiés au kif pendant leur service militaire obligatoire en Algérie, comme leur encadrement d'active l'avaient été à l'opium pendant la guerre d'Indochine. À partir de quelles limites, le physiologiste passe-t-il le relais au sorcier, l'épicier fait-il place au pharmacologue, le pharmacien au droguiste mafieux? Jean-Paul Escande nous raconte comment il fut propulsé à la présidence de la première commission de lutte antidopage créée sous Rocard, bien avant que n'éclatent les affaires *Festina* et *Pantani*, toujours dans l'ambiance du cyclisme professionnel (JP

Escande. *Des Cobayes, Des Médailles, Des Ministres*. Ed Max Milo, 2003.). D'autres spécialistes, touchant aux neurosciences, à l'hématologie et l'hormonologie, sont sollicités d'actualiser nos connaissances à la lumière des *affaires Landis* et des athlètes américains bodybuildés, mises au jour dans le courant de l'été 2006, avec les drames économiques, financiers et sociaux que suscite le licenciement de l'équipe *Phonak*, après les sept *Tours de France* d'un Lance Armstrong devenu vaseux pour avoir crû à l'insu de son plein gré que le docteur Michele Ferrari vendait des berlingots *TestoRasso* miniatures 100% mozzarella made in Maronella, Schwarziland, à joindre à ses céréales pour prévenir l'arthrose du genou. Et voilà qu'en ce mois de décembre c'est le divin foot qui est mis sur le tapis avec l'affaire Fuentes, un vrai docteur celui-là aussi, mais un Espagnol respectueux du secret professionnel, lui, faut-il vraiment le souligner ? Qu'en

pense le CNOSEF, à l'image du pharmacien Patrick Magaloff (Le sport pour la santé - malette éducative du CIOSEF) pour qui toute prise de produit destiné à surchauffer les athlètes équivaut à tricher: ses quinze millions de licenciés sportifs sont potentiellement concernés par cette accusation déshonorante ? Qu'en pense le physiologiste Michel Rieu conseiller du président de la toute nouvelle «*Agence française de lutte contre le dopage*»? Et nos athlètes médecins médaillés, tels Jacques Forestier (1919) Jacques Lataste (1949), Jean-Pierre Lassau (1959), Alain Calmat (1967), Philippe Boisse...? Arrêtons l'hypocrisie et regardons les choses en face. Comment adapter les notions de métabolisme de base, de ration calorique en diététique de la vie quotidienne urbaine et rurale, de contrôle hormonal,

brillants et lui répète les mêmes mots que la veille, mais avec cette fois une sorte de jubilation communicative :

« On va les découper en petits morceaux !

« On va les enfoncer dans le sol sous nos semelles !

« On va les brûler tout vifs ! On va les bouffer ! »

Et Sergueï se met lui aussi à rire. Il trouve ça franchement drôle.

De proche en proche, le rire gagne tous les gars qui montent à l'assaut de cette maudite montagne, elle qui sait bien cacher les porteurs de mort.

Marina Vlady.

Le voyage de Sergueï Ivanovitch.

Fayard, 1993.

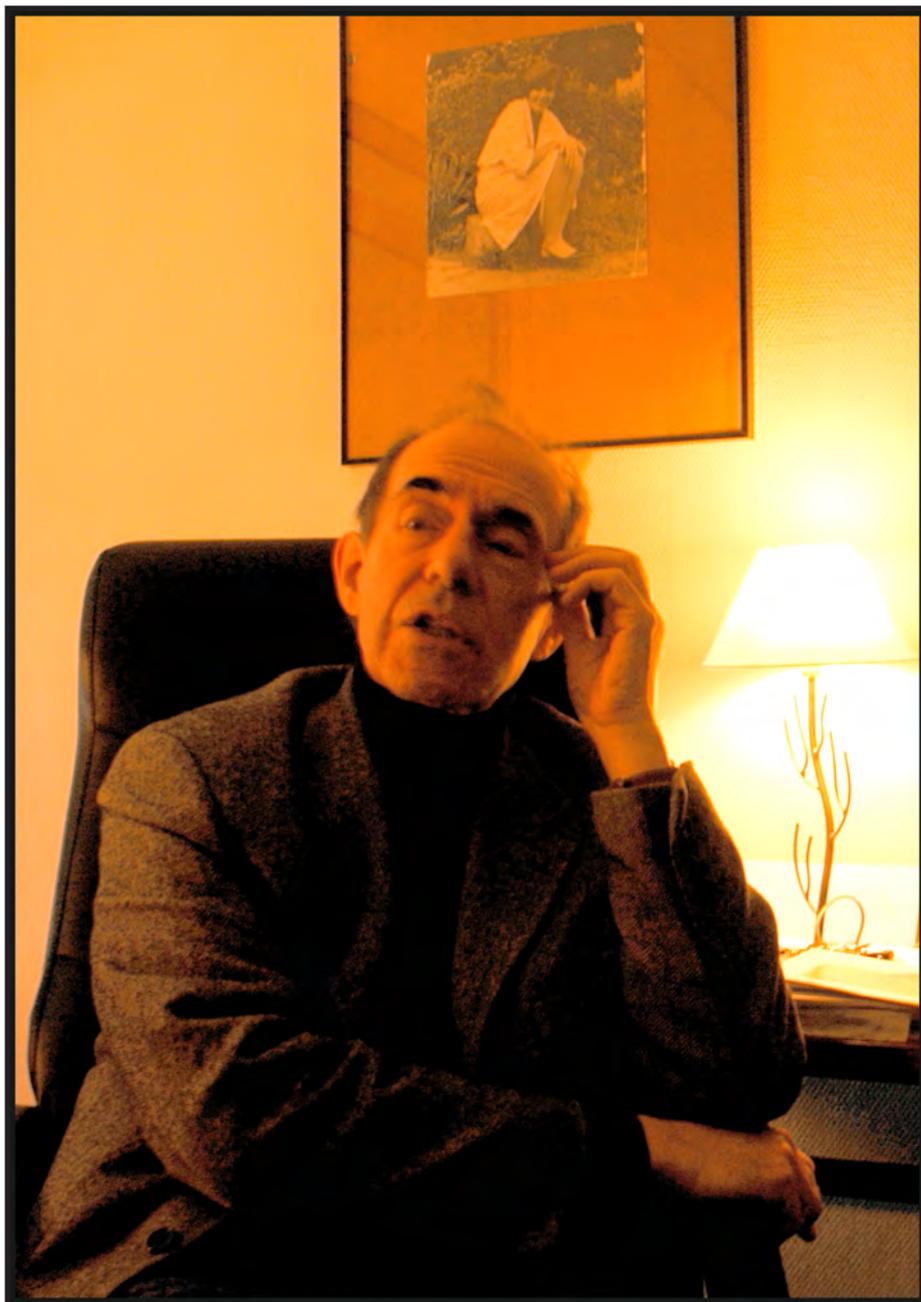
d'hygiène psychomotrice, de traitement de maladies socialement handicapantes... aux activités humaines - civiles, laissons aux militaires ce qui leur appartient déjà - du XXIe siècle qui iront se développer dans l'espace galactique extra-terrestre? Comment contrôler la douleur et l'angoisse de l'exaltation du moi, quand l'instinct de survie face à la mort physique, mentale ou sociale met en cause, immédiatement ou en différé, la santé d'un individu de l'espèce *homo sapiens sapiens* accompagné de son toutou, sa souris et son ordinateur, sur ses pieds, son vélo, son chameau... dans son auto, son char d'assaut, son avion, sa fusée ? C'est bien de la santé de l'humanité toute entière que l'on devrait parler en évoquant le dopage et non pas celle des seuls sportifs qui ne sont là qu'en avant-garde ou en bouc émissaires voire en cobayes.



ENTRETIEN AVEC JEAN-PAUL ESCANDE, AIHP 1963

PROFESSEUR CONSULTANT DE DERMATOLOGIE, HÔPITAL TARNIER

interview le 12 février 2007 - validée le 1er mars 2007



Jean-François Moreau : **Jean-Paul Escande**, vous êtes Professeur Consultant et ancien chef de service de dermatologie à la Clinique Tarnier, une annexe de l'hôpital Cochin maintenant incluse dans le complexe du GHU de l'Ouest par le biais de l'Université et Faculté de Médecine René Descartes, Paris V. Fils d'industriel corrézien, enfant précoce et étudiant brillant, vous avez été nommé interne des hôpitaux de Paris au concours de 1963 à l'âge de vingt-trois ans, puis à l'agrégation à trente-six

ans chez Jean Hewitt (AIHP, 1942). Vous êtes le premier hospitalo-universitaire plein temps à avoir compris l'importance d'être connu tôt des populations, quitte à vous faire quelques inimitiés dans l'establishment qui y est ontologiquement hostile et que vous vouliez quelque peu malmener. En 1975, vous publiez à cette fin un ouvrage autobiographique qui deviendra immédiatement un best-seller, « Les Médecins », chez Grasset. Tout le monde aujourd'hui vous connaît et l'on ne compte plus les chaînes médiatiques qui

vous ont accueilli dans leurs émissions. Cela ne vous a pas empêché d'être jugé comme une autorité respectable par vos collègues car vous avez assuré de tout temps des soins aux malades dans votre service et vos consultations, pratiqué l'enseignement à haute dose et effectué des recherches scientifiques. Vous n'avez jamais cessé de produire des ouvrages de littérature générale et scientifique. Aucun d'entre d'eux ne permet de comprendre vraiment pourquoi vous êtes devenu un expert incontournable du dopage sportif, jusqu'à la sortie récente d'un essai documentaire (JP Escande. *Des Cobayes, Des Médailles, Des Ministres*. Ed Max Milo, 2003) récapitulant vos connaissances acquises à la suite de votre nomination à la **présidence de la première commission gouvernementale ad hoc créée par Michel Rocard sur ce sujet devenu brûlant en 1990.**

Jean-Paul Escande : Tout vient de ce que je suis natif de la ville de Brives, chef-lieu du département de la Corrèze, où les idoles sportives appartenaient d'abord au milieu du rugby que j'ai pratiqué dès l'école primaire. J'ai toujours été passionné par les sports. J'ai couru à pied et à bicyclette toute ma vie durant. J'ai effectué mon service militaire comme sous-lieutenant au bataillon de Joinville et nombre de sportifs sont devenus mes amis, notamment Walter Spanghero. Depuis, je m'intéresse au devenir du CA Briviste, car je suis toujours resté fidèle à mon douar d'origine. J'y rencontrais parfois Roger Bambuck qui possède une maison dans les environs de Brives et s'enquerrait de mon opinion sur le dopage. Il devint ministre de la Jeunesse et des Sports dans le gouvernement Rocard, après les élections de 1988. À la suite de certains scandales intéressant l'athlétisme et le cyclisme professionnel, notamment l'affaire Delgado qui faillit lui valoir la destitution de sa victoire dans le Tour de France 1988, Michel Rocard et Roger Bambuck décidèrent de commencer une lutte officielle contre la pratique du dopage dans le sport en général. Ils me connaissaient et m'appréciaient tous les deux professionnellement et amicalement alors qu'ils savaient que je n'avais pas de carte de parti politique de quelque

bord que ce soit. Ils me proposèrent la présidence de la première COMMISSION NATIONALE DE LUTTE CONTRE LE DOPAGE prévue par la première loi antidopage du 28 juin 1989.

Jean-François Moreau : Cette commission était-elle destinée à enterrer le problème, selon le concept inventé par Georges Clemenceau pour avoir l'air d'y toucher sans conclure avant les calendes grecques ?

Jean-Paul Escande : C'était une position prestigieuse que l'on me proposait, mais très dangereuse si voulait ouvrir la boîte à Pandore et j'y étais décidé. Je n'ai eu aucun droit de regard sur la composition de la commission. Elle comportait trente membres actifs et trente suppléants. Les sportifs de haut niveau désignés n'y participeront pratiquement pas, ce qui est compréhensible au plan humain. J'y ai trouvé par contre des personnalités de haut lignage du droit, de la justice, de l'industrie, des fédérations sportives, des associations, de la finance... Un monde multidisciplinaire passionnant et dans l'ensemble décidé à jouer un rôle positif ou destructeur dans ce projet qu'il fallait construire de A à Z, tout en s'adaptant à deux paramètres imprévisibles : l'apparition probable de nouvelles affaires de dopage et l'instabilité politique avec, en particulier, une nouvelle cohabitation gauche-droite survenue en 1993, après l'échec de Bérégovoy aux élections législatives et l'élection de Jacques Chirac à la présidentielle de 1995.

Jean-François Moreau : Vous dites en effet avoir œuvré sous cinq Ministres de la Jeunesse et des Sports de couleurs politiques différentes.

Jean-Paul Escande : C'est tout à fait exact, mais ce ne fut possible que parce que le mandat présidentiel était réglementairement fixé irrévocablement à trois ans, quelle que soit la majorité gouvernementale. Le mandat étant reconductible, je l'ai exercé pleinement deux fois (1990-1996). Mon premier fonctionna sous Roger Bambuck et Frédérique Bredin sous les Premiers Ministres socialistes (Michel Rocard, Edith Cresson et Pierre Bérégovoy). Edouard Balladur nomma Michèle Alliot-Marie à laquelle succéda Guy Drut dans le gouvernement RPR d'Alain

Juppé, après l'élection de Jacques Chirac en 1995. La communiste Marie-George Buffet me rappela à cette fonction lorsque Lionel Jospin devint à son tour Premier Ministre. Je m'entendis très bien avec tous, sauf avec Guy Drut dont le nom rime peut-être trop avec abrupt, d'où ma première démission.

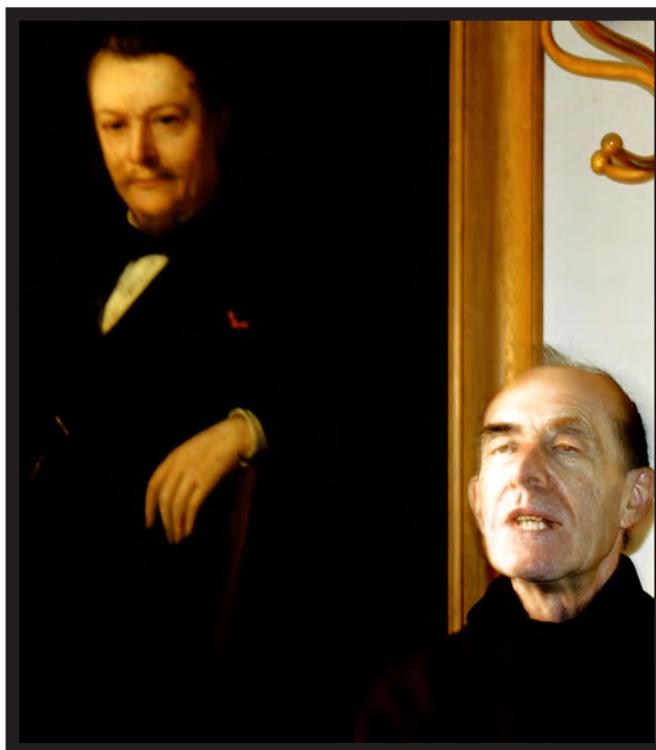
Jean-François Moreau : Votre livre paru en 2003 est-il un autodafé polémiste ou une autodéfense face à des accusations malveillantes ?

Jean-Paul Escande : Il est en effet moins facile depuis sa parution de m'accuser de n'avoir rien fait pendant mes sept ans de présidence ! La France de 1995, ébranlée par une déclaration « softiste » de Yannick

vous frotter aux gars de Perpignan ou de Montauban, comme l'ont chanté les Frères Jacques. La femme de César est-elle toujours irréprochable à l'inverse de celle de Pompée toujours bardée de maléfices ?

Jean-Paul Escande : Il y a effectivement trois personnages en moi qui peuvent avoir des visions contradictoires et paradoxales. Le spectateur veut du bon spectacle en voyant son club gagner la victoire, mais avec panache et sans tricher, « casoar et gants blancs », comme disait Roger Couderc. Le médecin en moi qui se targue de ses compétences biologistes ne peut qu'être hostile à tout dopage, s'il est dommageable pour la santé du sportif, dans l'immédiat comme à long terme.

Le Président de la Commission Nationale contre le Dopage doit en plus prendre en compte de multiples facteurs de pression d'ordre économique, financier, juridique, médiatique..., tant sont énormes les volumes immergés de l'iceberg sportif. Alexandre de Mérode, qui fut président de la Commission médicale du CIO, l'a clairement exprimé : « Le sportif est un travailleur qu'il faut protéger de lui-même et de son employeur ». Notre collègue orthopédiste Gérard Saillant qui fut à l'origine de la première réflexion sur le dopage sportif, il y a vingt ans quand il conseillait le Ministre des Sports, Christian Bergelin, pensait qu'une loi antidopage n'aurait d'intérêt que si elle était assez précise et solide pour résister aux avocats de Mac Cormack, un holding de show-business sportif américain.



Noah, n'était pas mûre pour traiter objectivement du rapport haschisch-sport. Ce fut ma première démission lorsque je fus lâché par les politiques.

Jean-François Moreau : Vous décrivez votre parcours missionnaire en douze stations de chemin de croix. Très vite, à la page 50, on sait que vous avez échoué et vous vous posez en héros bogartien. Je vous cite : « Je sais maintenant. Je sais ce qui se passe ou s'est passé. Je sais bien ce qu'il faudrait faire. Mais puisque personne jamais ne me laissera rien faire, alors bonsoir, je pars. Mais maintenant : je sais ! » Comment vous situez vous-même devant le dopage sportif quand vous êtes au CA Briviste et que vous allez

Jean-François Moreau : Dans Le Monde du 23 janvier 2007, on apprend que vous lancez une « Ecole Populaire de la Médecine », en discutant interactivement avec un public venu pour s'instruire avec, vous le dites vous-même, un néo-mandarin. En montant - chaque lundi hors campagne électorale - sur la scène du « Théâtre des Deux Anes », vous devenez un saltimbanque. Tel l'illustre sociétaire de la Comédie Française, Maurice Escande, Frégoli de la médecine, y parleriez-vous du dopage ?

Jean-Paul Escande : Les Escande descendent de six familles installées dans la Corrèze au XVIe siècle. Je n'ai donc

avec Maurice Escande qu'un cousinage extrêmement dilué et ne saurais m'en réclamer. Ma vocation théâtrale m'est intrinsèque et se nourrit de mes penchants narcissiques bien connus de tous comme de moi ! J'y ai bien sûr déjà évoqué ma vision de problème complexe du dopage en le décomposant en trois segments d'approche. C'est d'abord une expérimentation médicale sauvage, un « bio-business » dévoyé en quelque sorte. C'est ensuite un vrai délit de « non-assistance à personne en danger », tant sont évidents les dangers sanitaires courus par le sportif tant dans l'immédiat qu'à plus ou moins long terme si on le laisse dans l'ignorance. Enfin les lois antidopage, versions Bambuck, Buffet ou Lamour, sont des lois d'exception puisqu'elles ne s'appliquent qu'aux sportifs et qu'il faut énormément d'abnégation pour vouloir apurer le système. Il faut bien comprendre qu'il y a en matière de justice répressive du dopage, non pas subornation mais intimidation de témoins afin que perdure l'omerta qui protège le sport-business. Au cours d'une émission récente sur BFM, je me suis trouvé à converser au côté de Stéphane Diagana, un excellent athlète à l'évidence sans reproche. M' imaginez-vous en train de lui susurrer à l'oreille : « Dites-moi, de vous en moi, en toute confiance couverte par le secret médical, quels sont les coureurs de l'équipe de France de 250km-steeple qui se shootent ? » ? Il ne me répondra bien entendu pas, même s'il est évident, rien qu'à voir leurs morphologies récemment évolutives, qu'ils le sont. La loi et la réglementation ne tiennent compte que des contrôles biologiques positifs effectués lors des compétitions et seuls les **imbéciles et/ou** les imprudents – tels Ben Johnson – se font prendre et condamner. Si vous accusez un haltérophile bodybuildé à mort et que les contrôles sont négatifs, non seulement il sera innocenté, mais vous serez poursuivi pour diffamation et condamné. Cet effet pervers verrouille le système qui n'a plus qu'à ronronner au son des tiroirs-caisses. Autre comparaison, nous sommes devant une grosse bagnole rutilante, moteur 450CV turbocompressé, sièges rembourrés, jantes de 25 pouces... « Parfait, donnez nous le démarreur ! ». « Désolé, messieurs, il n'y a pas de démarreur ! »

Jean-François Moreau : Vous n'hésitez pas à franchir une certaine forme de Rubicon en allant porter le mistigri du dopage vers d'autres savanes aux habitants plus ou prêts à parer l'attaque. Je parle

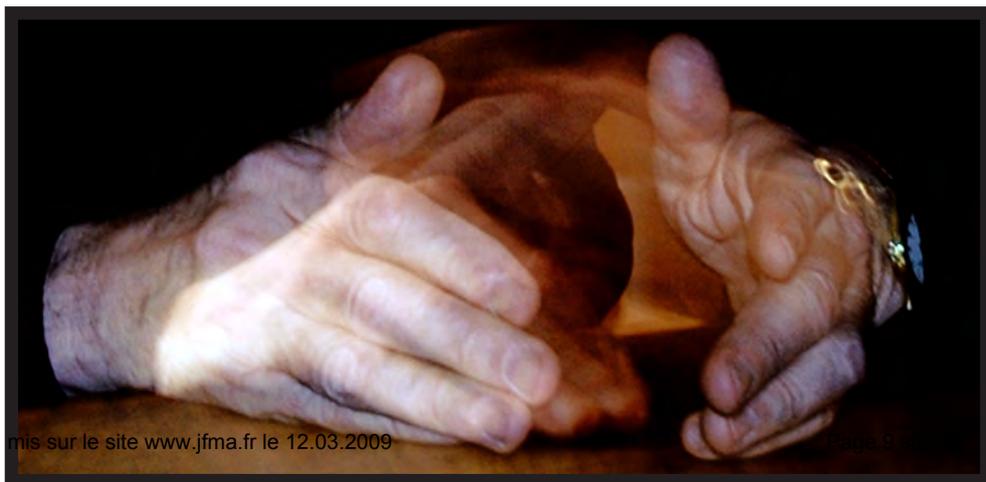
par exemple des politiciens, puisque vous citez les métamorphoses éphémères de Boris Eltsine à l'époque où il semblait en état d'ivresse permanente et alors que la vodka est officiellement une boisson indispensable à la survie dans les climats sibériens. Vous citez également les jeunes cadres dynamiques qui se shootent à la cocaïne, comme les vedettes du show-biz à l'héroïne. On fait l'éloge des grands écrivains français, de Baudelaire à Cocteau qui trouvaient l'essentiel de leur inspiration dans les fumées et les alcools. Allons donc encore plus loin, cher collègue et ami, quitte à vous paraître vicieux. On peut imaginer qu'à l'origine vous êtes un surdoué dans nombre de domaines physiques et intellectuels, ce qui à la fois choque et flatte les sociétés



égalitaires. Vous pouvez jogger autour des jardins du Luxembourg et vous avez le physique a priori anodin des maigres secs qui gagnent des marathons, comme produire des myriades de feuilles littéraires médicales ou non. Êtes-vous un workaholic, mot inventé par les Anglo-Saxons, comme ils sont décrits le yuppie's syndrome et le syndrome de fatigue

chronique qui découleraient de cet état morbide à expression névrotique ?

Jean-Paul Escande : Relisez l'article du Monde que vous venez de citer. Le moins qu'on puisse dire est qu'il n'est pas complaisant et que j'ai un capital d'autodérision qui ne m'attire pas que des antipathies. Je suis un insomniaque qui passe le temps en pensant, en écrivant et en agissant. J'ai les défauts de mes qualités et les vulnérabilités des gens qui savent qu'ils ne pourront pas accéder à la perfection dans le temps de la fulgurance. N'est pas Mozart qui veut. Le libéral que je suis fait ce qu'il peut et c'est au public de savoir si ce que je produis est digne d'intérêt ou non, en l'acquérant ou non, en le critiquant positivement ou non. L'ambiance du temps est à l'affrontement des puissances d'argent. C'est ce matérialisme excessif qui me rend pessimiste. « Panem et circenses » nourrit le sport-show-business, mais tout le monde, dans toutes les strates de la société, court après la performance et la gratification, sur des standards plus ou moins proches pour rendre la vie quotidienne supportable. C'est vous-même qui m'avez dit que votre santé résulte d'un choix de compromis entre l'ascèse et la débauche des comportements existentiels. C'est un beau titre pour un essai littéraire, mais j'y vois peut-être une ouverture optimiste aux traitements actifs des différents dopages dans un futur encore imprévisible mais plus que probable. Je n'exclus pas en effet que l'autre myriatique puissance d'argent que sont les compagnies d'assurances ne vienne mettre un holà si les sinistres à payer aux innocentes victimes des drogueurs et des dopeurs sur la santé des clients pour cause d'impéritie imprévoyante ne viennent manger une trop grande part de leurs bénéfices à venir. Ceux-ci sont actuellement encore trop juteux pour qu'elles s'inquiètent aujourd'hui autrement que passivement.



ENTRETIEN AVEC MICHEL RIEU

PROFESSEUR ET CHEF DE SERVICE HONORAIRE D'EXPLORATION FONCTIONNELLE & PHYSIOPATHOLOGIE, HÔPITAL COCHIN, UNIVERSITÉ PARIS V
CONSEILLER SCIENTIFIQUE, AGENCE FRANÇAISE DE LUTTE CONTRE LE DOPAGE (AFLD)

Interview du 9 janvier 2007 validée le 27 mars 2007



Jean-François Moreau: Michel Rieu, vous étiez professeur de physiologie à Paris V et chef du service des « explorations fonctionnelles et de physiopathologie de l'exercice » de l'hôpital Cochin. Par quels avatars devient-on Conseiller Scientifique de l'Agence Française de Lutte contre le Dopage (AFLD), présidé par le Conseiller d'Etat Pierre Bordry, plus connu pour ses actions dans le domaine de la presse ?

Michel Rieu: La physiologie de l'exercice musculaire a été une constante de ma vie scientifique depuis que, jeune attaché de recherche au CNRS, je travaillais en 1964, dans le laboratoire du professeur Jean Malméjac à l'époque titulaire de la chaire de « biologie appliquée à l'éducation physique et au sport ». Très ultérieurement, en 1978, alors que j'étais professeur agrégé de physiologie à Cochin, mon université Paris V, m'a confié, outre mes autres activités, une mission d'organisation du département médical de l'Institut national des sport et de l'éducation physique (INSEP) suite à une convention passée avec le ministère chargé des sports. Dans ce cadre, j'ai eu comme collaborateur le Dr Dumas, médecin fédéral du cyclisme, qui avait été très choqué par l'affaire Simpson car à l'époque, en 1967, il était le médecin du Tour de France. C'est lui qui m'a

sensibilisé au problème du dopage. Après, j'ai été responsable des enseignements de physiologie et de médecine du sport à Paris V, ainsi que directeur d'un DEA et d'une formation doctorale « physiologie et biomécanique de l'exercice musculaire ». L'ensemble de mes publications originales et didactiques, des chapitres de livres, de direction d'ouvrage, de conférences, de production de films etc... représente plus de 350 références dont environ un tiers de niveau international. J'ai aussi été président de la Société française de médecine du sport (SFMS) et représentant auprès de l'UNESCO de la Fédération internationale de médecine du sport (FIMS). C'est sans doute pour ces raisons qu'en 2000, date de ma retraite et de la création du Conseil de prévention et de lutte contre le dopage, le Président de cette Autorité administrative indépendante, m'a demandé si j'acceptais d'en devenir le conseiller scientifique.

Jean-François Moreau : En quoi le fait de transformer un Conseil en Agence du même nom change-t'il l'abord de la question du traitement du dopage sportif ?

Michel Rieu : Tout d'abord, l'Agence garde le statut « d'autorité publique indépendante » assortie, en plus, de la

personnalité morale ce que n'avait pas le CPLD. En outre, les compétences de l'agence sont très accrues comparées à celles du CPLD. En effet, en plus du rôle de ce dernier dans le domaine disciplinaire, que l'Agence conserve intégralement, celle-ci récupère l'organisation des contrôles anti-dopage, la tutelle du laboratoire de détection du dopage de Chatenay-Malabry qui devient un service de l'Agence et la responsabilité de l'attribution des Autorisations pour usage thérapeutiques. En plus, dans le cadre de la recherche, l'installation d'un Conseil d'orientation scientifique dont la composition est le reflet de la vocation internationale de l'agence, va conforter ses orientations en la matière. N'oublions pas non plus le nouveau rôle attribué à l'agence dans la lutte contre le dopage animal. Malheureusement, et là il s'agit d'une régression, l'activité de l'agence ne pourra s'exercer que dans le cadre des compétitions de niveau national : le cadre des compétitions internationales lui échappe. Personnellement, je le regrette.

Jean-François Moreau : Y-a-t'il une définition univoque du dopage ?

Michel Rieu : Ma fonction actuelle me conduit à me référer à la définition officielle du dopage selon l'Agence Mondiale Antidopage : d'après celle-ci, le dopage consiste en l'utilisation frauduleuse de substances ou procédés inscrits sur la liste des produits et méthodes interdits élaborée chaque année par cet organisme. Cette liste est connue de toutes les fédérations sportives et se trouve sur Internet. Rappelons que l'AMA est née en 1999 des suites données par le CIO au scandale Festina qui a éclaté au cours du Tour de France 1998.

Jean-François Moreau : Sur quels critères une substance chimique est-elle inscrite sur cette liste ?

Michel Rieu : Il faut qu'elle réponde à deux des trois critères suivants: 1) Elle doit être ergonomique, c'est-à-dire susceptible d'augmenter les performances sportives. 2) Elle doit représenter un risque avéré ou potentiel pour la santé de ceux qui la

consomment. 3) Elle doit être contraire à l'esprit du sport qui veut qu'au moins sur la ligne de départ les chances soient égales pour les compétiteurs.

Jean-François Moreau: Cette liste, pourtant interminable, n'est-elle pas déjà restrictive en elle-même?

Michel Rieu : Elle ne peut comporter que des produits connus dont les effets ont été recensés en clinique humaine. L'affaire Balco a révélé qu'un sous-produit de la recherche pharmaceutique peut être utilisé par des dopeurs alors qu'il n'est pas répertorié faute d'être connu; il fallut une dénonciation pour que l'enquête commence et quinze jours pour l'identifier.

Jean-François Moreau : N'est-ce pas une vision trop technique pour un public voire des utilisateurs potentiels non médicalisés?

Michel Rieu: Pour aborder l'aspect «tricherie» que représente le dopage médicamenteux lors des compétitions, il faut en effet des explications plus imagées. Lorsque j'exposais dans le milieu scolaire les interactions dopage-esprit sportif à des minimes ou des cadets, j'employais une pédagogie simple. Je leur proposais un petit scénario imaginaire : deux écoliers perchistes de valeurs initiales sensiblement identiques se confrontent régulièrement dans des compétitions amicales; un jour l'un d'eux découvre un artisan qui lui confectionne une perche munie d'un ressort puissant et indétectable lui faisant faire des bonds 50 centimètres plus haut sans que son compère comprenne ce qui se passait et puisse lutter à armes égales. Procédé dégueulasse! me répondaient inéluctablement les gamins; je leur rétorquais alors que le dopage n'était pas autre chose qu'un ressort chimique intérieur de même acabit! Comment réagir à une telle situation : abandonner la compétition ? Donner la même perche aux deux ? Faire la course aux ressorts toujours plus puissants ?

Jean-François Moreau : Les quinze millions de licenciés sportifs seraient-ils donc tous des champions de haut niveau en puissance à qui il ne manquerait que le ressort dans la perche?

Michel Rieu : Bien évidemment non! Mais vous abordez là un problème beaucoup plus vaste qui est celui de la préparation à la compétition de haut niveau. Au départ il y

a un don particulier, appelons cela comme ça, que vont plus ou moins tôt détecter des encadreurs, professeurs d'éducation physique le plus souvent. Ces enfants seront d'abord minimes, benjamins puis cadets et juniors; ils seront sélectionnés en fonction de leurs performances réalisées à l'échelon d'abord local, puis régional, peut-être national et enfin international... Or la réussite sportive exige un entraînement dédié et c'est là que les difficultés commencent car c'est à la fois très long et très contraignant.

En fait, y a deux aspects dans la lutte contre le dopage : L'un a pour objectif de rendre égales les chances sur la ligne de départ par le biais de contrôles a posteriori effectués sur la ligne d'arrivée; c'est le système dépistage-sanctions pour les fraudeurs, bien connu avec le cas Ben Johnson, champion olympique du 100m à Séoul déclassé pour cause de contrôle positif aux anabolisants ou encore l'affaire Landis en France, encore en instruction. L'autre est beaucoup plus complexe puisqu'il s'agit d'agir en amont dans le cadre de l'entraînement au long cours des sportifs de compétition; ce fut en 2006 l'affaire Fuentes en Espagne ou encore l'affaire Marion Jones aux USA.

Cependant, sans doute faut-il aussi tenir compte des sports et de certaines spécificités intrinsèques. Prenez l'exemple de la voile hauturière en solitaire, du type Course du Rhum plus longue encore que la triangulaire du Figaro. Les navigateurs ne peuvent pas dormir plus de quelques minutes d'affilée sous peine de planter leur bateau. Dans ces conditions de sécurité, les substances chimiques permettant de rester éveillés sont-elles des dopants?

Jean-François Moreau : Peut-on demander au physiologiste de donner son opinion sur ces usines à champions?

Michel Rieu : On ne peut en effet, qu'être préoccupé par deux constatations. D'abord, on ne peut améliorer les performances athlètes qu'en les préparant à être plus puissants et/ou plus endurants, selon les sports qu'ils pratiquent; dès lors, quelle est la place des différents moyens utiliser dans la préparation des sportifs entre ceux qui relèvent de la pharmacie et les autres, plus naturels ? Par ailleurs, cette «sur-assistance» médicamenteuse des sportifs à laquelle nous assistons n'est que le reflet exagéré de ce que l'on peut observer dans la population générale.

En réalité, nous devons mieux définir les mécanismes des conduites dopantes qui poussent les sportifs à se doper eux-

mêmes ou par "soigneurs" interposés. On entre là dans des domaines qui touchent à la philosophie de la motivation sportive et à l'éthique, thèmes qu'il faut sans doute aborder pour mieux comprendre et donc prévenir, mais sans pour autant tomber dans le piège de la "démobilisation par le haut" si l'on veut déboucher sur un traitement concret des situations les plus criantes.

Jean-François Moreau : Sous-entendriez-vous qu'une étude trop profonde dans un dossier comme le mien pourrait conduire à noyer le bouchon par excès d'exhaustivité dans la recherche?

Michel Rieu : C'est un risque. Imaginez, ce qui serait logique en première analyse, qu'on veuille inclure le problème du dopage des sportifs dans une phénoménologie plus globale telle que le problème de l'assistance médicamenteuse concernant diverses professions comme par exemple les routiers, les chanteurs, les politiques, les étudiants...? Il n'en sortirait aucune directive claire et les discussions s'évanouiraient en fumées. Par contre, il est plus pertinent et plus clair, toujours dans un but éducatif, de comparer le dopage sportif à ce que sont le bourrage d'urnes pour le politique et l'utilisation d'antisèches pour l'étudiant.

Jean-François Moreau: Et coucher avec le jury pour gagner à la Star'Ac'? avec le sélectionneur pour entrer en équipe A? Revenons à ces produits qui nuisent à la santé. L'AFLD se sent-elle concernée par les retombées néfastes de certaines pratiques sportives détournant certains parents de l'éducation sportive de leurs enfants, ou, à l'inverse, leur donnant des idées excessives s'ils veulent les pousser à la compétition professionnelle?

Michel Rieu : Il faut prendre en compte le fait que les lois récentes ne visent en fait que le sport de haut niveau. Actuellement le souci est principalement de nettoyer l'esprit de compétition pour rééquilibrer les chances de réaliser des performances satisfaisantes pour l'athlète et son public. Certes, la loi s'intéresse à la santé des athlètes; mais il y a une évolution à mon sens préoccupante. En effet, initialement, les règles concernant la protection de la santé du sportif étaient incluses dans le Code de la Santé Publique, code qui s'applique à tous les citoyens français, qu'ils fassent du sport ou non. C'était clair dans la loi Buffet de 1999 à laquelle le Ministre de la Santé, Bernard

Kouchner, avait en fait apporté une large contribution. C'est moins évident avec la loi Lamour votée en 2006 dont les articles ont été rattachés au seul, nouveau venu, Code du Sport. Pour ma part, je ne suis pas pour le mélange des genres. La médecine du sport ne doit pas être une médecine à part, une «médecine de la performance». Le rôle des professionnels de santé est de préserver la santé des sportifs, quel que soit leur niveau. Pour ce faire ils doivent bénéficier d'une indépendance totale, leurs seules règles étant déontologiques, c'est-à-dire celles de leur profession, telles qu'elles sont inscrites dans le code de santé publique.

Jean-François Moreau : Espérons

que Jean-François Lamour saura s'en préoccuper s'il prend la tête de l'Agence Mondiale contre le Dopage. Comment voyez-vous l'année qui vient alors que la Coupe du Monde de Rugby va se dérouler en France et que l'on reviendrait sur la disqualification de certains cyclistes compromis dans des affaires de dopage en 2006?

Michel Rieu : Je voudrais conclure sur une anecdote authentique qui interroge sur les motivations des humains face à la compétition. Tout le monde n'a pas la prétention de l'athlète de haut niveau. Certains ne cherchent qu'à s'évaluer mais ne sont pas toujours honnêtes vis-à-vis d'eux-mêmes comme de leurs

voisins qu'ils veulent parfois seulement épater. Un ami marathonien amateur aux performances honorables à Paris et à New York me dit un jour : "Je suis content. Il paraît qu'on va mettre des puces électroniques sous les semelles des chaussures des coureurs pour les suivre durant tout le parcours. Cela va permettre de détecter les tricheurs qui profitent de la foule pour faire une partie de la course en métro ou en voiture et se pointer à l'arrivée avec des chronos super!" En 1904, les quatre premiers du second Tour de France furent déclassés pour avoir pris le train ou payé des perturbateurs armés pour gêner des favoris. Henri Desgranges faillit ne pas s'en remettre... le Tour de France itou!



ENTRETIEN AVEC FRÉDÉRIQUE KUTTENN, AIHP 1970

PROFESSEUR ET CHEF DE SERVICE D'ENDOCRINOLOGIE, GH PITIÉ-SALPÊTRIÈRE

Interview réalisée le 10 février 2007 - validée le 20 mars 2007



Jean-François Moreau : Frédérique Kuttenn, vous êtes professeur et chef de service d'endocrinologie et de la reproduction au GH Pitié-Salpêtrière depuis 2006, après avoir fait votre carrière durant une trentaine d'années à l'hôpital Necker. Pourquoi vous investissez-vous dans l'enseignement de la médecine sportive?

Frédérique Kuttenn : J'ai toujours aimé le sport en général et pratiqué l'escrime à un niveau national et international de l'âge de onze ans jusqu'à vingt-huit. Aujourd'hui je fais du ski à Val d'Isère sur les pistes noires et j'adore la randonnée pédestre. C'est indispensable à mon équilibre naturel et ça m'a permis de faire face aux difficultés de l'existence avec pugnacité et un meilleur sens stratégique. En tant qu'endocrinologue, je suis sollicitée à plusieurs niveaux d'expertise depuis la simple consultation médicale jusqu'à l'impact du dopage hormonal des athlètes de haute compétition. C'est un sujet de plus en plus brûlant qui devient un problème de santé publique par son ampleur et sa gravité. J'enseigne donc les effets spontanés et provoqués du système hormonal sur l'appareil locomoteur des êtres vivants aux étudiants en médecine de Paris V – René Descartes depuis la création d'un certificat optionnel de médecine sportive de plus en plus suivi.

Jean-François Moreau : Quand a-t-on commencé à utiliser les hormones pour améliorer les performances physiques?

Frédérique Kuttenn : La paternité en revient sans doute au physiologiste Charles-Edouard Brown-Séquart (1817-1894), successeur de Claude Bernard au Collège de France, qui s'injecta des extraits testiculaires de bélier pour améliorer ses propres performances sexuelles! Son "élixir" fut l'objet d'une intense rigolade dans les sphères académiques jusqu'au fin fond du monde. Les androgènes furent utilisés par les soldats de l'armée allemande durant la campagne de Russie à partir de 1941. Cela n'empêcha pas le désastre de Stalingrad et le début de la fin du nazisme qui s'ensuivit. Ce furent aussi les corticostéroïdes puis l'hormone de croissance, sans oublier l'insuline voire la thyroxine. L'industrialisation des hormones de synthèse a banalisé la production et la distribution de produits maintenant employés dans le monde entier, souvent associés d'ailleurs entre elles et/ou avec d'autres dopants chez les sportifs. Vous connaissez également

l'impact de la découverte de l'érythropoïétine sur la pratique du sport de compétition.

Jean-François Moreau : Que cherche-t-on à améliorer avec les hormones stéroïdes anabolisantes?

Frédérique Kuttenn : Il faut être fort, souple et endurant quand on est athlète, mais tous les sports n'exigent pas les mêmes qualités et n'imposent pas les mêmes contraintes physiologiques. Les androgènes augmentent la masse volumétrique et la force des muscles striés et font baisser leur adiposité, mais ils n'ont pas d'action sur la fatigabilité ni sur l'endurance. Ils sont donc spécialement prisés par les sports de force tels l'haltérophilie, les lancers du marteau et du poids, le foot-ball américain... Mais aussi le culturisme et la recherche esthétique par le body-building. A l'inverse, ils sont peu attractifs pour les sports d'agilité ou d'endurance comme les courses de fond, la gymnastique... où l'athlète doit rester mince et léger. La sécrétion de testostérone physiologique plafonne autour de 7mg/jour, soit 50mg/semaine. Or il est scientifiquement démontré depuis dix ans que ses effets anabolisants sont directement dose-dépendants. Ainsi voit-on des prises allant jusqu'à 1000mg/semaine de stanozolol, le plus consommé des androgènes de synthèse aux USA, interdit par l'IAAF depuis l'affaire Ben Johnson. Mais il est aussi utilisé par 1% des jeunes Américains et 15% des body-builders, hors de toute compétition. Or la "gonflette" ne résiste pas à l'arrêt des pratiques qui la favorisent, d'où le risque d'assuétude, ne serait-ce que pour éviter l'obésité "inesthétique" qui suit la fonte musculaire.

Jean-François Moreau : Que doit-on craindre chez l'humain de sexe masculin dopé aux androgènes?

Frédérique Kuttenn : Le plus évident est une freination de l'axe hypothalamo-hypophysaire gonadotrope. Les testicules s'atrophient et le sperme s'appauvrit en nombre et en qualité, d'où des infertilités, un motif courant de consultation chez les athlètes. Une gynécomastie résultant des métabolites œstrogéniques des androgènes peut conduire à des mastectomies. Ces effets sont réversibles mais après un temps plus ou moins long (dépendant de la durée de l'intoxication avant un arrêt évidemment définitif), pouvant aller jusqu'à un an. Il peut exister une hypertrophie bénigne de la prostate chez ces dopés. Et il est difficile de statuer sur les rôles respectifs des différentes substances dopantes sur la carcinogénèse prostatique et testiculaire car les associations sont courantes selon les "pots".

Jean-François Moreau : On ne connaît que trop bien les effets androïdes catastrophiques résultant des "expériences" menées dans le bloc soviétique sur des athlètes féminines devenues homasses. Les dossiers de la Stasi, police secrète est-allemande, sont sortis au grand jour avec la réunification. Que sont devenus ces "cobayes" ?

Frédérique Kuttenn : Les athlètes de la RDA étaient soumises à un suivi médical serré, à une contraception stricte et à l'avortement imposé quand elles étaient enceintes. Les effets secondaires virilisants ont été considérables, ne serait-ce que

sur la morphologie, et certains, comme la raucité de la voix et la pilosité virile, sont irréversibles. Les conjectures sur la fréquence de l'inversion sexuelle et du transsexualisme sont plus discutables car potentiellement dépendants du terrain et de la personnalité des adolescentes. Il n'est pas inutile de rappeler que la culpabilité de la RDA a été établie par les tribunaux allemands. Toutes les athlètes relevant de ces expériences sont maintenant pensionnées à vie et touchent un (maigre) pécule annuel de 3000 euros, comme vient de nous le rappeler notre collègue de Clermont-Ferrand, Martine Duclos, experte reconnue en la matière, invitée à notre dernier staff.

Jean-François Moreau : Les androgènes induisent-ils des effets maléfiques généraux communs aux deux sexes?

Frédérique Kuttenn : Bien entendu. Il n'y a pas qu'un risque de cancer hépatique évoqué depuis l'affaire Anquetil. On détecte de plus en plus d'adénomes hypervascularisés du foie qui peuvent se

a acquis sa taille définitive, qu'il ne faut pas nécessairement augmenter, cf. les petites gymnastes à la Nadia Commaneci?

Frédérique Kuttenn : La somatotrophine (GH) est en fait sécrétée physiologiquement jusqu'à la sénescence. Elle agit sur les organe-cibles par l'intermédiaire de l'IGF-1. La GH et l'IGF-1 sont synthétisées par génie génétique. Elles sont extrêmement coûteuses. Il n'est pas démontré que l'administration d'hormone de croissance ou d'IgF-1 à des sujets qui n'en manquent pas puissent augmenter les performances musculaires. Elle augmente assez peu la masse musculaire des sportifs – au plus 3kg et ce, uniquement si elle est administrée en période d'entraînement – et moins que les androgènes qu'ils ne potentialisent d'ailleurs pas. Elle n'influe pas sur la force musculaire sauf si l'IGF-1 est injectée localement dans le corps charnu du muscle et c'est là une nouvelle approche d'un dopage à la carte anatomique quasiment "sculptural". La GH joue également sur la rétention d'eau, la masse grasse et les protéines du tissu conjonctif corporel. Effet secondaire à redouter sur le



compliquer d'hémopéritoïnes. Le myocarde est un muscle strié qui s'hypertrophie par l'activation dose-dépendante de ses récepteurs androgéniques, d'où des fibroses à long terme et des morts subites par fibrillation ventriculaire. De même observe-t-on des lésions sévères d'athérosclérose systémique d'origine métabolique. L'addiction conduit à des consommations associées ou substitutives d'autres drogues biologiquement perverses. L'exaltation machiste s'exprime par des désordres psychiques parfois dépressifs et des crises comportementales sauvages de "steroid rage". Il y a donc de quoi être consterné par l'augmentation de la mortalité précoce des athlètes de compétition par des facteurs 4 à 5. Et d'être très inquiet pour nos jeunes hédonistes et les body-buildés recrutés dans certains métiers où la carrure physique est un pré-requis inspirant le respect.

Jean-François Moreau : En quoi l'hormone de croissance devient-elle intéressante pour le dopage sportif dès lors que l'athlète

collagène, la fibrose que l'on prévient par l'hyaluronidase. Il n'est pas démontré que l'administration de l'hormone de croissance ou d'IGF-1 à des sujets qui n'en manquent pas augmentent les performances musculaires et il est réellement à craindre que les fortes doses de l'hormone de croissance utilisées par les sportifs n'augmentent les risques de cancer.

Jean-François Moreau : Les stéroïdes corticosurrénaux sont-ils des dopants?

Frédérique Kuttenn : La cortisone et ses analogues représentent près de la moitié de la pharmacopée employée par les sportifs sous des prétextes divers. Par contre les effets psychostimulants et antalgiques, directs ou par leurs biais de leurs propriétés anti-inflammatoires, sont utilisés dans tous les sports. Les corticoïdes accélèrent le catabolisme protidique donc atrophiaient les muscles et la peau et fragilisent l'os qui se déminéralise et casse

et le cartilage qui se nécrose. A ce niveau ils vont à l'encontre du but recherché avec les anabolisants. Par contre, leurs effets psychostimulants et antalgiques, directs ou par le biais de leurs propriétés anti-inflammatoires, sont utilisés quotidiennement dans tous les sports. Il y a bien entendu des abus quand on ne tient pas compte des risques ulcérogènes sur l'antra gastrique, de diabète par néoglycogénèse... Peut-être plus grave encore, le freinage hypothalamo-hypophysaire met à plat les surrénales et, nous a rappelé Martine Duclos, 6% des 475 cyclistes professionnels impliqués dans un suivi longitudinal avaient un cortisol bas et huit coureurs avaient une insuffisance surrénale vraie non stimulable par l'ACTH. On décrit d'ailleurs des cas de formes aiguës post-traumatiques dans le dernier numéro du *European Journal of Applied Physiology*.

Jean-François Moreau : L'hormonologie a-t-elle d'autres molécules dans sa panoplie?

Frédérique Kuttenn : Ne soyez pas surpris si vous apprenez que les athlètes se shootent à l'insuline pour ses effets anabolisants. La fringale secondaire à des erreurs posologiques ou diététiques fait partie du malheureux folklore du Tour de France. Il est bien connu que la thyroxine fait fondre la graisse. Peut-être serez vous étonné d'apprendre que la grossesse augmente sensiblement les performances sportives à condition que les gestantes ne prennent pas de poids ! Faut-il concevoir ou avorter avant une compétition majeure? Gérard Dine s'exprimera sur le besoin d'améliorer la VO² max qui repose de nos jours sur l'emploi massif de l'érythropoïétine - l'EPO est une hormone indépendante de l'axe hypothalamo-hypophysaire - pour stimuler l'hématopoïèse.

Jean-François Moreau : La tentation de faire des cocktails d'hormones pour potentialiser ou compenser des effets respectivement agonistes ou antagonistes s'exprime-t-elle dans la réalité sportive?

Frédérique Kuttenn : Bien évidemment oui! Vous connaissez la formule du pot belge? Aux amphétamines et autres stupéfiants (cocaïne, héroïne) peuvent s'ajouter tout ou partie des hormones précitées. On entre là dans l'empirisme et on ne sait plus ce que l'on doit stigmatiser en premier, les soigneurs et les managers inconscients ou les

pharmacologues marrons qui transforment leurs officines en laboratoires expérimentaux. Sans doute va-t-on maintenant trop loin et il est plus que temps de s'inquiéter. Martine Duclos nous a fait part des préoccupations naissantes des fédérations sportives, notamment la FFC et la FFF, sur les problèmes du vieillissement de leurs athlètes.

Jean-François Moreau : Comment obtient-on les preuves biologiques de la prise hormonale à visée dopante ?

Frédérique Kuttenn : Il faut qu'au temps du contrôle il y ait les molécules originales ou leurs métabolites dans le sang ou les urines en quantité suffisante pour être détectés. Pour les stéroïdes

anabolisants, les techniques sont au point mais tout dépend du moment où on les recherche dans les urines. Pour la GH, c'est beaucoup plus difficile voire impossible sauf à s'adresser à des techniques sophistiquées et très coûteuses fondées sur les marqueurs osseux ou phanériens. Sportifs et contrôleurs jouent constamment au gendarme et au voleur et ce dernier a trop souvent un tour d'avance. Nous, endocrinologues, nous risquons de n'être là que pour comptabiliser les ravages à long terme des usages prohibés de produits hormonaux dont, nous, nous avons besoin pour soigner nos malades au quotidien.

Jean-François Moreau : Un vœu spécifique pour conclure?

Frédérique Kuttenn : Oui. Qu'on respecte le seul laboratoire national officiel habilité à doser

les échantillons prélevés chez les athlètes de haut niveau. Il est implanté à Chatenay-Malabry et travaille bien en toute indépendance et intégrité.



ENTRETIEN AVEC GÉRARD DINE, AIHREIMS

HÉMATOLOGUE ET IMMUNOLOGISTE, CENTRE HOSPITALIER DE TROYES
PROFESSEUR DE BIOTECHNOLOGIES À L'ÉCOLE CENTRALE DE PARIS

interview le 6 décembre 2006 - validée le 28 mars 2007



Jean-François Moreau: Gérard Dine, vous êtes biologiste et hématologue au Centre Hospitalier de Troyes, comment devient-on expert en dopage sportif et en même temps professeur de biotechnologie à l'École Centrale de Paris?

Gérard Dine: Je suis d'abord un médecin formé par l'internat des hôpitaux de Champagne après mes études démarrées à Amiens. Je me suis spécialisé en biologie et en hématologie à Saint-Antoine. Je suis également ingénieur biomédical formé à Paris VI. C'est la raison pour laquelle je suis professeur de biotechnologie à Centrale depuis 2001. J'ai pratiqué le rugby de compétition jusqu'à l'âge de 35 ans, en faisant notamment partie de l'équipe de Nouvelle Calédonie. C'est Jacques Fouroux entraîneur de l'équipe de France de rugby pour la première Coupe du Monde (1987 Australie) qui m'a demandé de faire partie du staff de préparation de ses joueurs. Avant les années 90 le dopage était fait de produits

lourds issus d'une chimie simple. Après on est entré dans l'ère des molécules biotechnologiques avec l'EPO, la GH et autres produits succédanés. Par ces concours de circonstances fortuits ou logiques, je suis donc à l'interface de plusieurs abords de la physiopathologie sportive.

Jean-François Moreau : Comment abordez vous ce rôle d'expert? On vous imagine mal du côté des dopeurs professionnels!

Gérard Dine (rire sympathique) : Merci de m'en donner crédit! Je veux comprendre la démarche qui conduit au dopage et surveiller les athlètes pour qu'ils soient protégés de son usage néfaste. Qu'est ce que le dopage? C'est un moyen de tricher par rapport à un idéal d'égalité des chances face à des conditions basales qui ne le sont pas. Un futur champion ne sera jamais un humain comme les autres. Le dopage

est nuisible pour un individu, il met en jeu sa santé individuelle à court terme – il y a une mortalité et une morbidité aujourd'hui connues et inquiétantes, le public le sait - comme dans un avenir à plus long terme, après quarante ans et au delà, on n'en sait encore trop rien mais on commence à conjecturer. Si le dopage devient un phénomène massif, c'est alors un problème de santé collective qui ne peut que préoccuper les pouvoirs politiques et certaines fédérations commencent à s'en soucier comme celles de cyclisme et de football. Je diverge dans mon abord de nombreuses autorités qui sont à l'origine des lois de type Buffet ou Lamour. Vouloir traiter cette question à partir de la compétition elle-même est une erreur tautologique. Il faut détecter le dopage en amont si on veut lutter contre les effets abusifs notamment en les prévenant. Je n'agis donc ni en toxicologue ni en contrôleur sur la ligne d'arrivée. J'ai promu le suivi longitudinal des athlètes en me situant en amont de la performance elle-même le jour de la compétition officielle.

Jean-François Moreau : Comment l'hématologue voit-il la chose?

Gérard Dine : Prenons donc le cas de l'EPO. L'intérêt physiologique de cette hormone est non pas dans l'usage immédiat mais dans la préparation des athlètes sur une relative longue durée, grâce à l'obtention d'une augmentation de la VO² max par une polyglobulie. Les nouvelles molécules d'EPO, contrairement à une opinion répandue, sont très difficilement détectables dans les urines et qu'en sera-t'il lorsque le brevet qui la couvre sera tombé dans le domaine commun? Comment ai-je participé en 1999 à la dénonciation des usages prohibitifs de l'EPO ? En appliquant une démarche de médecin capable de détecter des signes cliniques de surcharge ferrique effarante chez des cyclistes professionnels rappelant ceux des hémochromatoses congénitales. Ils avaient des taux de ferritine supérieurs à 1000 ng/ml alors que la normale est à 350 ng/ml Or l'effet stimulant de l'EPO sur l'érythropoïèse médullaire ne se produit qu'en surcharge ferrique qu'on n'obtient que par voie parentérale (IM ou IV). C'est six mois par an que les coureurs sont

sous EPO. Il ne sert donc pas à grand-chose de faire des contrôles d'EPO dans les urines à la fin de la compétition. Plus grave encore, de nouvelles molécules d'EPO sont en cours de synthèse selon des procédures plus ou moins coûteuses. On peut donc s'attendre à trouver des formules de dopage de luxe alors que les pauvres devraient se contenter de produits douteux voire dégradés. C'est pareil avec la GH.

Jean-François Moreau : Pourtant en Espagne comme en Italie, en France et même aux USA, des sportifs ont été pris sur le fait et sanctionnés, preuves biologiques à l'appui.

Gérard Dine: Ce n'est pas à partir d'une démarche toxicologique que l'affaire Fuentes a été découverte en 2006. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, ce n'est pas à cause de contrôles biologiques des urines que l'Espagne se trouva en première ligne l'an dernier. C'est parce que la justice espagnole aidée par la police et par les douanes s'est saisie du scandale qu'elle a pu impliquer la banque nationale du sang la plus importante et des réseaux plus ou moins mafieux auxquels des médecins et des kinésithérapeutes véreux étaient étroitement mêlés. Elle a utilisé la loi européenne qui range les produits dopants dans la catégorie des stupéfiants et, sans aucune intervention biomédicale primitive, les enquêtes ont pu être diligentées et aboutir à des inculpations dont celle du Dr Fuentes.

Jean-François Moreau : Vous n'êtes pas tendre avec certains médecins qui vous le rendent d'ailleurs bien. Dr Fuentes aurait-il eu tort de se mettre sous la protection du serment d'Hippocrate et du secret

professionnel pour ne pas collaborer avec la justice?

Gérard Dine : Il est préoccupant de songer à la profondeur de l'implication de certains spécialistes dans les réseaux de dopage, à l'opposé du "primum non nocere" qui gouverne l'éthique médicale hippocratique à laquelle je me réfère personnellement. Comment imaginer une seule seconde que des prescripteurs de produits biotech comme l'EPO et la GH n'aient pas été formés par des maîtres connus et répertoriés capables de les identifier? Qui a intérêt à lutter contre l'omerta? Pas nécessairement les militaires qui font des recherches "secret défense" dans le cadre des armes NBC pour doper leurs combattants. Pas tous les industriels et les politiques qui doivent couvrir des recherches plus ou moins confidentielles avant la prise de brevets pour rentrer dans leurs fonds. Pas nécessairement non plus, les laboratoires de la recherche biomédicale civile. Il faut être conscient qu'à notre époque le voleur ne court pas nécessairement plus vite que le gendarme. La science peut avoir besoin de débouchés et, en l'occurrence, où aller les chercher ? Sans cela, pas d'affaire Balco en Californie, pas de clinique prospère en Suisse.

Jean-François Moreau: Vous apporteriez donc de l'eau au moulin d'Axel Kahn qui dit que la science n'a pas de morale. Rejoindriez-vous Jean-Paul Escande dans un pessimisme outrancier?

Gérard Dine : Oui! Si l'on poursuit dans la seule optique du contrôle a posteriori des athlètes de haut niveau au jour des compétitions officielles. Il faut arrêter de considérer que des athlètes qui, à l'évidence aux yeux d'un bon médecin, ont des caractéristiques morphologiques et physiologiques hors de la normale puissent continuer d'être vus comme des gens normaux sous prétexte que le jour d'une compétition, les produits dopants sont absents ou faiblement présents dans leur sang ou leurs urines sinon dans leurs phanères. Non! Si l'on s'adapte au contrôle longitudinal serré, avant comme après, et ce, tout au long de la vie sportive active. Non! Si l'on accepte de participer à une action pédagogique active, soutenue et continue, de tous les personnels soignants et soigneurs en n'oubliant pas les kinésithérapeutes qui sont les infirmières des sportifs. Après tout, il n'y a pas d'applications biotech s'il n'y a pas des médecins biotech pour les employer au meilleur escient comme au plus mauvais. L'éthique s'apprend maintenant à l'Université !



ENTRETIEN AVEC PHILIPPE BOISSE

MÉDECIN RADIOLOGUE LIBÉRAL, SAINT-GRATIEN

TRIPLE MÉDAILLE D'OR OLYMPIQUE À L'ÉPÉE, TROIS TITRES MONDIAUX

en date du 28 décembre 2006, validée le 27 mars 2007



Jean-François Moreau : Philippe Boisse, vous êtes radiologue installé dans la Clinique de Saint-Gratien. Vous êtes un escrimeur de réputation mondiale à l'épée, individuellement ou par équipe, avec trois médailles d'or olympiques et trois fois sacré champion du monde, titres acquis entre 1980 et 1985. Il y a encore deux ans vous battiez votre fils Eric alors qu'il suit vos traces avec déjà des titres similaires obtenus vingt ans après vous. Avec ou sans dopage?

Philippe Boisse : Il n'est pas difficile de prouver qu'à mon époque il n'y avait pas de dopage en escrime. Il n'y a jamais eu de bons escrimeurs sortis de la République Démocratique d'Allemagne. Si le dopage avait été aussi performant qu'on le dit, alors que tous les athlètes est-allemands étaient dopés, ils auraient eu des escrimeurs aussi talentueux que ceux de l'Allemagne de l'Ouest à la même époque. Personnellement, je ne connais pas de cas de dopage en escrime et je n'y ai pas eu recours. Maintenant qu'appelle-t-on dopage? J'ai une arthrose du genou gauche que je peux être amené à traiter par des corticoïdes; si je tire en période de poussée en prenant de telles molécules, les prélèvements seront positifs; et si je

mets une poche à glace sur mon genou, est-ce du dopage? Le coureur cycliste, qui par parenthèse pratique le sport le plus dur de tous et prend de la ventoline parce qu'il est soit-disant asthmatique – bien sûr, ils le sont tous! - se dope-t'il à l'insu de son plein gré ou se soigne-t'il tout simplement parce qu'il est malade des sphères ORL?

Jean-François Moreau : Y-a t'il une parenté entre le champion et le chercheur en biologie par exemple?

Philippe Boisse : ça, je ne saurais pas le dire. J'ai voulu faire du sport pour gagner, pour être le premier. Je n'aime pas les sports collectifs. J'ai choisi l'escrime mais au naturel je suis un doux, pas de ceux qui cassent la gueule à la récré. Pourquoi veut-on être champion? C'est un mélange de volonté de gagner, d'accéder à la notoriété, de gagner de l'argent, éventuellement de se sortir de la médiocrité sociale.

Jean-François Moreau: Vous considérez-vous comme un amateur ou un professionnel?

Philippe Boisse : J'ai été amateur jusqu'à

ce que je devienne radiologue diplômé. Ensuite je peux m'assimiler à un professionnel, eu égard à la charge que représentaient les entraînements pour accéder aux titres suprêmes. C'était quotidiennement 90 minutes de course à pied, 3 heures d'assauts et 90 minutes de musculation. Contrairement à ce que l'on croit, l'escrime n'est pas qu'un sport d'explosion pour porter une touche; elle demande à la fois de la force physique et de la concentration bien loin d'un 100 mètres sur piste. Elle s'apparente au demi-fond – 3000 mètres steeple de mon temps, 800 mètres pour mon fils, les exigences télévisuelles n'étant plus les mêmes - car les compétitions durent longtemps et les assauts sont répétés de nombreuses fois aléatoirement dans la journée et sur plusieurs jours.

Jean-François Moreau : Aviez-vous toujours été au régime "steak-frites" ou au contraire étiez-vous un adepte de la diète Vittel-carottes?

Philippe Boisse : Je pesais 78 kg lors de ma dernière finale olympique. Je perdais 4kg pendant une compétition. Donc le régime n'était pas nécessairement strict. Etions-nous sobres au plan de la consommation d'alcool? Avant la compétition, oui! Car l'alcool diminue l'endurance. Par contre certains escrimeurs stressés avant un assaut prenaient volontiers un petit verre de liqueur pour se libérer de l'angoisse ou oublier une douleur. Rares étaient ceux qui pouvaient prétendre aller très loin dans la conquête s'ils y avaient recours trop souvent. Après la victoire, évidemment les libations étaient les bienvenues! Encore fallait-il penser aux compétitions suivantes!

Jean-François Moreau : Au regard d'aujourd'hui comment définir le dopage des athlètes de haut niveau?

Philippe Boisse : Pour moi, c'est l'emploi d'une substance dangereuse pour la santé prise par un tricheur qui devra se regarder dans la glace après un exploit qu'il aura volé. Certains s'en foutent, c'est loin d'être le cas de tous. Prenez le cas Ben Johnson et le 100 mètres de Séoul que vous considérez comme une belle

course. Il faut l'oublier et faire comme si elle n'avait jamais existé. J'avais été l'interprète de Ben Johnson au Journal de TF1 et j'avais volontairement biaisé son discours - pour 500KF et en anglais, il se prenait pour un cadors! - en lui faisant dire qu'il n'était qu'un laboratoire ambulatoire qui nous avait volé une course splendide. D'ailleurs regardez-là de nouveau, vous verrez que, dix mètres avant la fin, Carl Lewis se relève alors qu'il allait lui aussi battre le record du monde; il avait compris que c'était fini pour lui, même s'il n'était pas net lui non plus, mais les six autres étaient à son niveau. C'est sur ce point qu'il faut faire porter l'éducation des jeunes. Se doper, c'est l'équivalent de l'incivilité sportive, d'un croche-patte dans un 1500 mètres ou de tirer un penalty avant le sifflet de l'arbitre. C'est comme le type qui prend le métro pendant une section de marathon! Le pentathlonien qui prend des bêta-bloquants n'est ni plus ni moins innocent qu'eux. Je suis fier de mon fils qui un jour a volontairement refusé de bénéficier d'une touche douteuse et a perdu le titre en perdant ce match.

Jean-François Moreau : "Tout est perdu, for l'honneur!" Bravo! Comment le

médecin que vous êtes classe-t'il les produits dopants?

Philippe Boisse : Il y a deux types de produits dopants selon les dangers pour la santé qu'ils font courir. Il y a ceux qui améliorent la performance, ce qui n'est pas un mal en soi, et ceux qui abiment la santé, qui sont tous condamnables. Ceux qui sont connus pour donner des complications cancéreuses des testicules, de l'utérus, des os... Ce sont les stéroïdes anabolisants. On cerne plus ou moins bien les dangers des autres, mais on peut être inquiet sur le risque de complications neuropsychiques à venir chez des sportifs après la quarantaine. Donc, pour moi, tant qu'il n'y a pas de risque pour la santé, la prise de dopant ne relève que de la seule conscience personnelle. Je voudrais qu'on s'interroge pareillement sur le dopage des étudiants notamment ceux qui passent les concours de l'Ena, de Polytechnique ou de l'Internat... Vous connaissez la fréquence des cas de suicides chez les preneurs d'amphètes! Ils ne sont pas tous chez les cyclistes. De même, prendre de l'EPO, est-ce différent de la cure en caisson hyperbare?

Jean-François Moreau : Que pensez-vous

des docteurs Fuentes et autres Ferrari?

Philippe Boisse : Ce sont des commerciaux que secrète naturellement la société de consommation. Ils occupent la place qu'eurent seuls longtemps les kinésithérapeutes et les soigneurs quand le dopage n'était pas biotech. Ils sont l'équivalent des faiseuses d'anges qui ont disparu avec la légalisation de l'avortement.

Jean-François Moreau : Comment voyez-vous la montée des autorités dans la lutte contre le dopage?

Philippe Boisse: Schématiquement, le CNOSF s'occupe des amateurs, le Ministre de la Jeunesse et des Sports des professionnels. En France il y a deux têtes, en Italie, il n'y en a qu'une, ailleurs il n'y en a pas. La France est en tête de la lutte contre le dopage grâce au suivi longitudinal des athlètes et au Laboratoire de Châtenay-Malabry. Jean-François Lamour, l'actuel ministre de la Jeunesse et des Sports qui fut un sabreur aussi titré que moi, a des ambitions de présidence de l'Agence Mondiale Antidopage.



ENTRETIEN AVEC JACQUES LATASTE - AIHP 1949

PROFESSEUR ET CHEF DE SERVICE DE CHIRURGIE HONORAIRE, HÔPITAL INTERCOMMUNAL DE CRÉTEIL

CHAMPION DU MONDE ET TRIPLE MÉDAILLE D'OR OLYMPIQUE DE FLEURET

entrevue le 21 février 2007 Validé le 6 avril 2007



j'exerçai comme chirurgien dans un secteur dédié aux malades étrangers. J'y ai appris toutes les techniques chirurgicales de l'époque ce qui à mon retour rendit perplexe mon premier patron d'internat, Marcel Thalheimer, quand il apprit que je savais tout opérer même les rectum. Je suis rentré de justesse à Paris, grâce à un faux diagnostic d'infiltrat, avant que l'Armée Rouge ne libère Breslau. Pour rejoindre mes parents en Indochine, je me suis engagé dans les troupes coloniales, mais j'ai été expédié dans le régiment qui eut à reprendre la poche de Royan. Fort heureusement et contrairement à Claude Bétourné qui fut envoyé en Indochine pour deux ans, mon contrat expira avec la fin de la guerre avec le Japon en août 1945. Deux fois provisoire chez Decourt, j'ai été nommé au troisième concours d'internat en 1949 et, enfin, je pus devenir chirurgien. Voilà pour mon histoire médicale initiale.

Jean-François Moreau : Et le sport dans tout cela?

Jacques Lataste : Comme mon père, dès mon plus jeune âge, j'ai eu besoin d'une activité physique qui s'exprima par la pratique de nombreux sports, du vélo à l'aviron en passant par le ski et la boxe que j'abandonnai quand j'eus étalé un copain d'un direct bien senti. Si j'avais été issu d'une famille modeste, j'aurais choisi une carrière professionnelle sportive comme Cerdan ou Bobet. Comme scolaire, j'ai débuté les compétitions d'escrime à 13 ans que je n'arrêterai que 24 ans plus tard à 38 ans. J'ai été sélectionné dans l'équipe de France de fleuret dès les JO de Londres en 1948. Rappelez vous, il faisait une chaleur torride cette année-là. J'ai été appelé à remplacer un tireur qui avait eu une intoxication alimentaire en mangeant un sandwich avarié grouillant

Jean-François Moreau : Jacques Lataste, AIHP de la promotion 1949, vous avez fait une carrière chirurgicale hospitalo-universitaire à temps partiel à l'Intercommunal de Créteil, dans une clinique de Malakoff et à l'hôpital Péan. Parallèlement vous avez mené une vie sportive au plus haut niveau de la compétition en escrime, puisque vous avez été triple médaillé d'or ou d'argent au fleuret par équipe aux JO de Londres (1948), d'Helsinki (1952) et de Melbourne (1956). Est-ce un parcours d'extra-terrestre aujourd'hui reproductible?

Jacques Lataste : Ma vie a été en effet originale au sens bizarre du terme. Née d'une famille bordelaise, j'ai en fait vécu jusqu'à l'âge de 9 ans en Roumanie, à Brasov, en Transsylvanie; je ne parlais alors qu'allemand, hongrois et roumain, accessoirement français avec le prince Michel. Fort opportunément, on me fit redoubler ma 6^e et ma

maturité intellectuelle dès lors s'opéra harmonieusement pour une vie qui ne connut plus l'échec. Mon père, ingénieur des Mines, vécut ensuite à Hanoï, où il s'occupait des mines du Tonkin, et j'en allais le voir qu'à l'occasion des vacances quand j'étais lycéen à Bordeaux puis à Paris. A 13 ans, j'avais décidé que je serais chirurgien mais, doué à la fois pour les maths et passionné d'histoire, j'aurais pu déférer au vœu de mon père en faisant l'X et suivre les traces de Thierry de Martel. J'étais étudiant en SPCN quand je fus rattrapé par la guerre qui me coupa de mes parents pendant cinq ans. Nommé à l'externat en 1943, de par mon esprit germanique (mais pas hitlérophile, rassurez-vous), je m'intéressai d'abord à la neurologie pendant deux ans chez Raymond Garcin et Théophile Alajouanine. J'avais vu opérer Clovis Vincent, je serais sûrement devenu neurochirurgien si je n'avais pas été expédié par le STO à Breslau (Wroclaw aujourd'hui en Pologne) où





d'asticots. Vous avez sans doute vu au cinéma le marathonien qui, une fois entré dans le stade de Wembley, une vraie étuve avec ses 80 000 spectateurs

réparatrice. Je me suis spécialement intéressé à la chirurgie vasculaire apprise avec Jean Faurel, spécialement la portocave à laquelle j'ai formé Jean-Yves Neveu et Henri Bismuth. J'ai pratiqué toute ma vie en secteur 1 jusqu'à l'âge de 77 ans. Il aura fallu que Regis Portos, alors directeur du Sou Médical, m'annonce, contrit, qu'il ne pourrait plus m'assurer contre les risques opératoires pour que j'arrête définitivement. Depuis je me consacre à l'histoire qui est ma troisième passion.

statut d'amateur strict. Avant la guerre, le superbe coureur Jules Ladoumègue avait été radié à vie pour une vétille qui l'obligea à végéter comme professionnel. Cet état d'esprit dura jusqu'à la retraite d'Avery Brundage, le dernier président du CIO qui crut à l'amateurisme pur et dur. Sa secrétaire, la nageuse Monique Berlioux, aurait voulu m'enroler dans le CIO mais j'ai refusé faute d'avoir le goût pour l'entrée de l'argent-roi dans le sport. Pas davantage je ne cours après les honneurs, je ne porte pas la rosette et j'ai horreur de la publicité médiatique. Vivons heureux, vivons caché!

hurlants, s'écroula en rampant péniblement jusqu'à la ligne d'arrivée. Les boy-scouts qui faisaient des haies d'honneur s'écroulaient comme des quilles les uns après les autres. J'ai fait d'excellentes performances aux championnats du monde les années suivantes. Lisez la lettre de félicitations reçue de mon vénéré maître d'internat Henri Mondor, pour ma seconde médaille d'or au fleuret par équipe aux JOs d'Helsinki. A Melbourne, ce fut une médaille d'argent par équipe et Merle d'Aubigné m'écrivit une lettre cosignée par Postel, Ramadier et Méary.

Jean-François Moreau : Jamais la moindre pilule?

Jean-François Moreau : Le sport amateur se résumait-il au dilettantisme aristocratique?

Jean-François Moreau : Et pourquoi pas aux JOs de Rome en 1960?

Jacques Lataste : Pour une stupide question de Bureau Central! Il y eut trois concours cette année-là. Le premier eut lieu en février 1960 juste au lendemain d'une compétition de fleuret à Budapest que j'avais gagnée et qui fit la une de L'Equipe. J'étais à égalité avec Jean Natali et il fut nommé parce qu'il avait un an de plus que moi. Je n'avais aucune chance à celui d'avril. On me fit remarquer que je ferais mieux de faire attention lors du troisième concours qui eut lieu en juin juste avant les JOs de Rome. Je fus donc le dernier nommé à ces concours hospitaliers classiques tout en étant privé d'une quatrième médaille pratiquement certaine. Ca n'avait pas d'importance car, contrairement à des champions comme Christian d'Oriola, j'avais bien d'autres choses dans la vie. Après avoir été l'assistant de Jean Patet à l'Hôtel-Dieu, j'ai été chef de service à Tenon que j'ai dû quitter parce que j'ai choisi le temps partiel, ce qui m'a condamné à rester à l'Intercommunal de Créteil. J'y fus parfaitement heureux avec mes 200 lits de chirurgie générale. Ce qui ne m'empêcha pas de disposer de six postes d'internes et de deux postes de chefs de clinique. Lucien Leger m'a écrit un jour qu'il m'enviait d'avoir un directeur à ma complaisance! J'ai toujours préféré la chirurgie digestive aux autres à l'exception de la chirurgie

Jacques Lataste : Jamais je n'ai pris la moindre médication. Je jouis d'une excellente santé depuis ma naissance et n'ai jamais été malade, ne serait-ce que d'une de ces maladies tropicales si courantes dans les pays coloniaux mais j'ai toujours fait très attention. Je n'ai jamais fumé la moindre bouffée de tabac. Je ne bois pas



Jacques Lataste : Non! Je m'entraînais trois fois par semaine de 18 à 21 heures. Je faisais également du footing, peu prisé chez les escrimeurs, et comme je vous l'ai déjà dit, je pratiquais de nombreux autres sports. Laissez moi vous conter l'histoire d'Alain Mimoun, l'éternel second derrière Emil Zatopek, qui, depuis son arrivée à Melbourne, portait toujours avec lui une mystérieuse valise jusqu'à ce qu'il gagne la médaille d'or du marathon le dernier jour des JOs. J'ai assisté à son arrivée avec l'émotion que vous devinez. Qu'a-t'il fait au lieu de se reposer? Il a couru devant un Zatopek à la dérive pour lui crier "Emil! Ca y est! Cette fois-ci, c'est moi qui ai gagné!" C'est alors qu'il m'a montré ce qu'il y avait dans cette fameuse valise: des tas de paires de sandales qu'il mettait pour faire tous les jours en cachette un marathon sur les routes avoisinantes! Sic transit gloria mundi! J'ai eu la chance de vivre cela.

d'alcool à l'exception du vin des propriétés familiales quand je me rends dans le Bordelais. J'ai eu la chance de toujours très bien dormir, même dans les phases de compétition qui rendaient mes adversaires insomniaques. Je sais récupérer en quelques minutes d'assoupissement ce qui m'a aussi beaucoup servi dans ma vie professionnelle.

Jean-François Moreau : Mais, dans cette vie d'interne où vous opérerez toute la journée, viviez en salle de garde avec une très belle compagne mannequin chez Molyneux qui vous suivra toute votre vie, donniez trois conférences de préparation aux concours hospitaliers par semaine, courriez par monts et par vaux, comment pouviez-vous vous entraîner?

Jacques Lataste : D'abord souvenez vous que nous ne pouvions pratiquer le sport de compétition olympique qu'avec un

PROFESSEUR HENRI MONDOR
 membre de l'Académie de médecine
 chirurgien de la salpêtrière

92, RUE JOUFFROY, XVII^e
 sur Rendez-vous
 ☎ Carrel 01-03

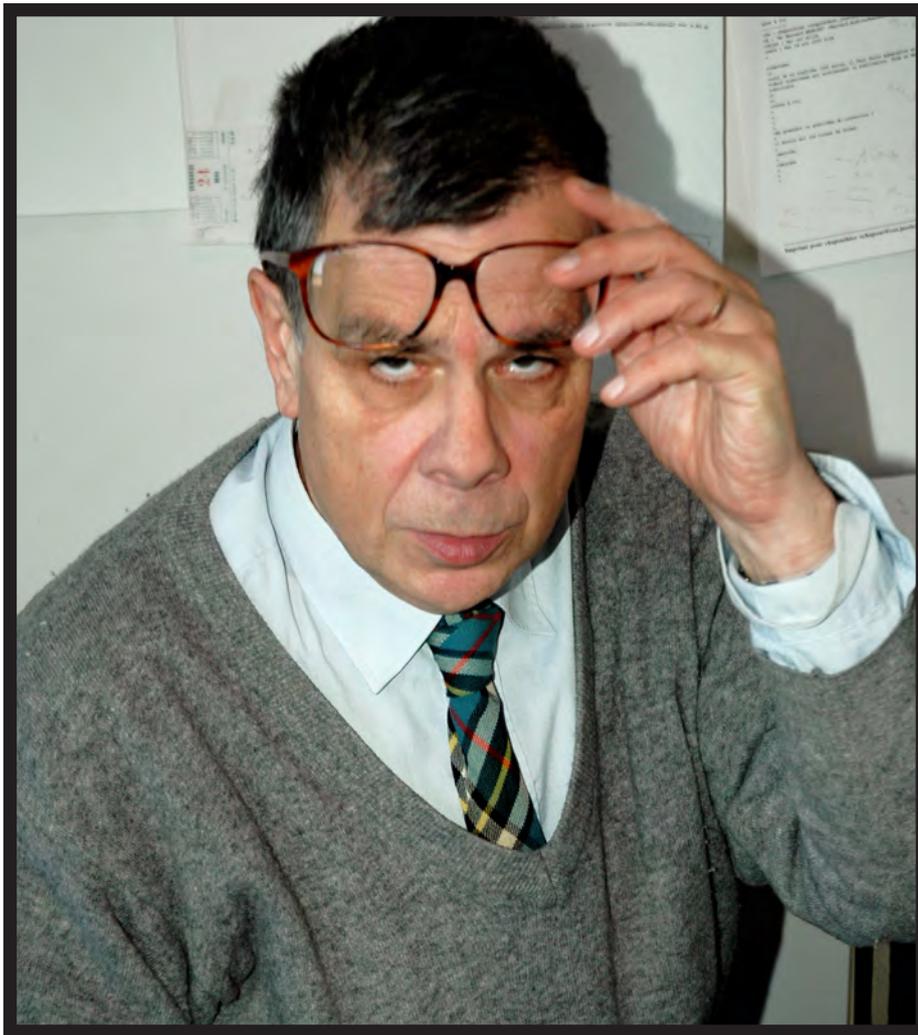
Mon cher Ami,

*Vous avez dû être très heureux à
 Combalot chevaleresquement par votre
 jeu de flin et votre vieux pays!
 j'ai été si ravi de vos
 succès jusqu'à votre arrivée - un peu
 au-dessus du temps et le temps -
 ces affectueux compliments. Vous
 atteindrez-ils?*

ENTRETIEN AVEC GEORGES CHAPOUTHIER

BIOLOGISTE ET PHILOSOPHE, CNRS UMR 7593, UNIVERSITÉS PARIS VI ET PARIS I

Interview le 27 décembre 2006 - validée le 26 mars 2007



de la tricherie à l'origine de conduites dopantes?

Georges Chapouthier : Le biologiste s'attache à étudier des phénomènes physiologiques induits par des quantités d'agressions et vous comprenez que tout ce qui vient de la connaissance de la toxicologie des drogues, de l'addiction et maintenant des mécanismes neuropsychiques qui poussent à consommer tels ou tels produits, puisse trouver des applications à la propension au dopage. Mais qu'est ce que le dopage exactement? C'est à la société de le définir car le biologiste n'est pas là pour moraliser le débat.

Jena-François Moreau: Vous rejoignez Axel Kahn dans cette dissociation entre la science et la morale. Mais qu'en pense le philosophe?

Georges Chapouthier : La tricherie inclut la notion de mensonge et il est aujourd'hui admis que ce dernier est à la fois un signe d'intelligence mature et de protection d'une vie sociale pacifique tolérable. Le sportif triche parce qu'il cherche à se valoriser en se stimulant "intelligemment". C'est une aspiration qui n'est pas son monopole puisque les étudiants, les politiques, les artistes... et j'en passe, y ont recours pareillement.

Jean-François Moreau : Restons dans le domaine du sport. Pourquoi la société réagit-elle différemment en émettant des jugements de valeur positive ou négative sur des pratiques dopantes?

Georges Chapouthier : L'humain, qu'il soit acteur ou spectateur, voit dans le sport un idéal de pureté qu'il faut atteindre et préserver voire transcender dans la performance et la compétition. Et là la société montre son hypocrisie puisqu'elle tolère le spectacle du sportif tant qu'il est beau, quelque soit le moyen utilisé pour y parvenir y compris la tricherie pharmacologique. Il y a une fourchette de tolérance qui tient sa légitimité de sa face cachée. Par contre, et cela est très heureux, le dopage lourd horripile lorsqu'il met en jeu la santé du sportif, d'autant plus qu'il y a parfois mort d'homme! Nous sommes là en pleine ambiguïté, car

Jean-François Moreau : Georges Chapouthier, vous êtes à la fois docteur ès-Sciences Naturelles et Docteur ès-Lettres et Sciences Humaines (mention Philosophie). Vous êtes biologiste au CNRS et philosophe à Paris I. Vous travaillez dans le Laboratoire "Vulnérabilité, Adaptation et Psychopathologie" (UMR CNRS 7593) dirigée par notre collègue psychiatre Roland Jouvent (1975) au CHU de la Pitié-Salpêtrière à Paris VI. Vous vous êtes dédié à l'étude de la neuropsychophysiologie par des travaux portant essentiellement sur la souris. En quoi sont-ils transposables dans l'étude du dopage chez l'homme?

Georges Chapouthier: D'abord je pars du principe que le dopage est une forme de la tricherie qui est un phénomène biologique, puis existentiel observable chez tous les êtres vivants. une «forme d'intelligence» (individuelle ou métaphorique) que de parvenir à faire croire à son prochain

ou à d'autres espèces que l'on n'est pas ce que l'on paraît être, ne serait-ce que pour assurer sa survie en cas de danger à proximité. Ce phénomène d'attitude de tricherie a même été décrit chez les végétaux capables, par suite de l'évolution, d'adopter une couleur et une odeur pour cacher leur vulnérabilité. Bien entendu, la capacité de tricher est de plus en plus sophistiquée chez les animaux de toutes natures. Il existe des paliers évolutifs qui font que les vertébrés sont supérieurs aux insectes par exemple dans l'invention de conduites dont le dopage n'est qu'une variante. D'une façon générale, la souris est un modèle animal expérimental commode dont les comportements individuels et sociaux sont largement extrapolables à l'humain.

Jean-François Moreau : Cette notion de tricherie est reprise par plusieurs personnalités interviewées dans ce dossier. Y aurait-il donc une biologie

l'humain gère sa capacité de compétition trop souvent par la surenchère tant dans les fins que dans les moyens. Enfin dans un pays comme le nôtre où l'égalité est prônée comme référence républicaine, révéler le miroir de la tricherie sur la ligne de départ induit le rejet. On peut se souvenir que ce n'était pas le cas dans certains régimes totalitaires comme la République Démocratique Allemande, avant l'effondrement du Mur de Berlin.

Jean-François Moreau : Panem et circenses! Peut-on imaginer que la conquête spatiale exigera des cosmonautes dopés?

Georges Chapouthier : Je répondrai positivement mais indirectement à votre question par une réflexion à partir de la recherche biochimique appliquée au dopage. On sait aujourd'hui que certains sportifs ont gagné des compétitions, il y a quelques années, parce qu'ils bénéficiaient de préparations dopantes spéciales à l'aide de produits de laboratoires alors confidentiels. Inconnus donc indépistables!

Jean-François Moreau : Responsables mais pas coupables? Revenons au biologiste animalier. Que pensez-vous de l'expérimentation récente menée par la police douanière américaine pour confier à des abeilles le soin de dépister des explosifs? Le chercheur cité dans Le Monde songerait à doper ses insectes à la caféine pour allonger la durée de leurs performances!

Georges Chapouthier : Je suis un peu sceptique sur ces travaux. Non pas qu'il soit impossible de doper des animaux, même des insectes : la modification des performances par des molécules chimiques, c'est-à-dire le dopage, est possible chez tous les animaux. Mais parce que la durée de la mémoire chez les insectes est en général assez courte. Ceci dit, au moins théoriquement, puisque les chiens trouvent des stupéfiants, pourquoi pas des abeilles !

Jean-François Moreau : Est-ce irréaliste de penser qu'on mettra un jour au point une biologie de l'honneur susceptible de participer joliment sans vaincre obligatoirement?

Georges Chapouthier : C'est difficile à savoir. C'était un peu l'état d'esprit des Grecs anciens, pour qui le plus important était de participer, pas de gagner. De nos jours, la pharmacologie est déjà

largement admise, mais on oppose des molécules permises et des molécules interdites. La frontière entre les deux est un problème de choix social : veut-on un sport proche du «naturel» ou un sport qui tolère «l'artifice»? Quant au «sport dans l'honneur», c'est un problème de morale, social lui aussi. Il est certain que nos sociétés, déjà si brillantes sur le plan de la science, gagneraient grandement à développer leurs pratiques morales !



Quand des abeilles dressées détecteront les explosifs
LE MONDE du 17.12.06.
Timothy Haarmann est «entomologiste en écologie». Cela fait des années qu'il utilise sa connaissance des insectes dans le domaine de la protection de l'environnement. Avant de travailler sur les explosifs, il a utilisé des abeilles pour détecter la contamination des sols par radioactivité ou pollution chimique.
«Les abeilles voyagent jusqu'à 1,5 km de leur ruche», explique-t-il. Jusqu'ici, elles travaillaient involontairement. Le chercheur se contentait d'analyser les particules récupérées dans la ruche.

Il y a dix-huit mois, l'agence de recherche du département américain de la défense (Darpa) lui a proposé de s'attaquer à un projet plus ambitieux : «former» les abeilles à la détection d'explosifs. Sachant que ces insectes sortent leur trompe en présence de nectar, l'idée était de tenter de susciter un réflexe similaire en présence d'explosifs. Au Laboratoire national de Los Alamos, le scientifique a réuni «The Bee Team», une équipe de chercheurs chargés d'entraîner les abeilles, en suivant une méthode pavlovienne de répétition de la même demande, suivie d'une récompense. Chaque abeille a été exposée quelques secondes à l'odeur d'explosifs puis à l'odeur sucrée. «En

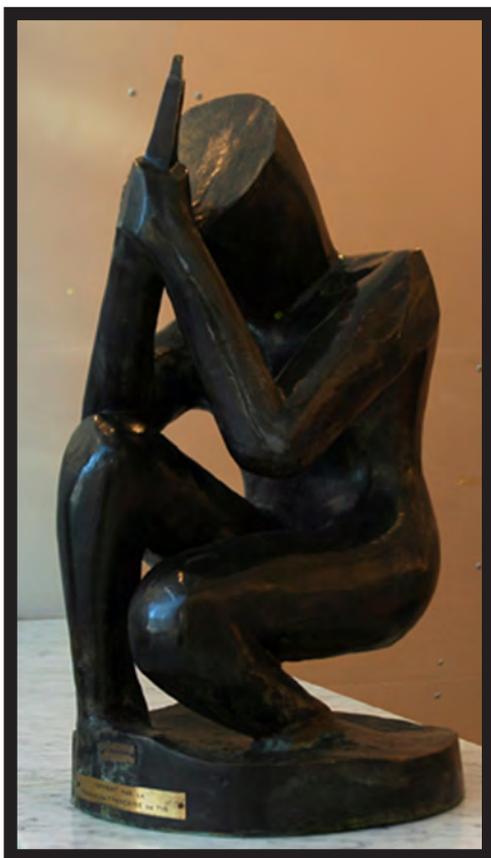
deux ou trois heures, une abeille était formée. Pour un chien, il faut des mois», remarque le chercheur. L'expérience a été raffinée. L'abeille était-elle encore performante le lendemain ? Que se passait-il si elle était confrontée à une voiture piégée, un terroriste avec une ceinture d'explosifs... Les abeilles ont été déclarées aptes. Elles ont réussi à reconnaître la dynamite, le plastic C4 et le TATP, bien que les chercheurs aient essayé de les tromper par des odeurs parallèles, parfum ou produit antimoustiques. Un seul inconvénient : leur mémoire s'efface en deux jours. Il faut donc avoir un vivier d'insectes et du personnel pour les entraîner. Dans son unité, M. Haarmann conserve en permanence

30 000 abeilles. Une firme anglaise a déjà réalisé une boîte prototype, permettant de promener l'essaim d'abeilles près des zones à inspecter. A l'intérieur, une petite caméra reliée à un moniteur extérieur permet de dire si les abeilles sortent leur trompe ou pas. Selon le laboratoire, cette nouvelle technique pourrait «devenir un outil-clé dans la lutte contre des explosifs artisanaux auxquels les troupes américaines en Irak sont particulièrement exposées». M. Haarmann travaille maintenant à augmenter la capacité de mémoire des abeilles. Il leur fait absorber différentes substances naturelles. Après la voiture piégée, la caféine...
Corine Lesnes (à Washington)

ENTRETIEN AVEC PATRICK MAGALOFF

MISSION «MÉDICAL ET SPORT SANTÉ», COMITÉ NATIONAL OLYMPIQUE ET SPORTIF FRANÇAIS (CNOSF)

entretien en date du 20 décembre 2006 validé le 28 mars 2007



Jean-François Moreau : Patrick Magaloff, vous étiez pharmacien à Givet(08) lorsque, il y a 9 ans, vous vendez votre officine pour devenir chargé de mission puis directeur de la Mission "médical et sport santé" du Comité National Olympique et Sportif Français (CNOSF), symboliquement situé avenue Pierre de Coubertin à côté du stade Charléty à Paris XIIIe. Comment situez-vous votre institution dans le cadre de l'ensemble des corps constitués, étatiques ou non, qui se préoccupent de l'épineuse question du dopage des sportifs?

Patrick Magaloff : Le CNOSF représente l'ensemble du sport français puisqu'il réunit 96 fédérations sportives françaises (pas seulement les fédérations participant aux Jeux Olympiques) tout en se référant au Comité International Olympique dont est membre notre Président, Henry Serandour, lui-même ancien sportif de haut niveau. Le CNOSF représente quinze millions de licenciés dont la moitié est composée d'enfants ou d'adolescents. Son administration est donc contrôlée par des élus issus des fédérations nationales. Le CNOSF se décline aussi au niveau régional et départemental. Vous en trouverez la

composition sur le site internet <www.franceolympique.com>. Il a des relations étroites mais non dépendantes avec le Ministère de la Jeunesse, des Sports et de la Vie Associative. La Commission Médicale est présidée par le docteur Maurice Vrillac qui débuta sa carrière au Bataillon de Joinville. Nous œuvrons également au sein de la *Fondation Sport-Santé*, fondation créée par le CNOSF. Car nos objectifs englobent tout ce qui a trait à la préservation de la santé de toutes les variétés de pratiquants du sport. Le dopage est bien entendu un dossier très important principalement pris sous l'angle de la prévention.

Jean-François Moreau : L'année 2006 a été particulièrement torride pour le sport avec les affaires Landis et Jones puis le scandale des sportifs espagnols. Quels sont les grands moments de la structuration des moyens de lutte contre le dopage?

Patrick Magaloff : Maurice Vrillac vous a dit que Pierre de Coubertin se préoccupait déjà du dopage des sportifs car les conduites dopantes existent depuis la nuit des temps. D'autres interlocuteurs vous parleront des institutions nationales qui ont placé la France en fer de lance de la lutte antidopage. Pour nous, 1999 est une année clé avec la création d'une *Agence Mondiale Antidopage* (AMA) grâce à la Conférence du CIO à Lausanne à la suite de l'affaire Festina, renforcée par celle de Copenhague en 2003. Elles nous ont sortis de l'ambiance désastreuse qui faisait redouter une banalisation du dopage sportif que le CNOSF a toujours rejetée. L'AMA est une structure de droit privée suisse ce qui empêchait les gouvernements des différents Etats de reconnaître son autorité. La difficulté a été tournée par la "*Convention internationale contre le dopage dans le sport*" de l'Unesco qui oblige les pays signataires de faire respecter le *Code Mondial Antidopage* à l'intérieur de leurs frontières. La France a ratifié cette convention le 5 février dernier.

Jean-François Moreau : Auriez-vous besoin des politiques pour être efficace?

Patrick Magaloff : Bien sûr! Car il faut un arsenal juridique pour gérer tant la

répression que la prévention du dopage. En France, il y a un consensus politique général et aucun parlementaire n'a voté contre les lois Buffet de mars 1999 et Lamour d'avril 2006. Rien n'est simple en matière de politique sportive. Nous avons vu l'échec de la formule des athlètes d'Etats dictatoriaux qui avaient institutionnalisé le dopage médicamenteux comme en RDA par exemple. Même les USA reconnaissent aujourd'hui que l'absence de tout contrôle dans le cadre d'un sport à 100% business n'est pas viable. En ce sens la voie médiane empruntée par l'Europe de l'Ouest apparaît la plus prometteuse en laissant assez de liberté à l'athlète tout en donnant des moyens de répression en cas d'abus.

Jean-François Moreau : L'athlète est-il vraiment libre?

Patrick Magaloff : C'est l'un des atouts du CNOSF et des fédérations car nos athlètes sont tous licenciés d'une fédération sportive. A ce titre le sportif signe librement et à titre individuel, l'engagement formel de respecter les règlements édictés par son Sport qui interdit de consommer toute substance listée reconnue dopante par l'AMA. Cet engagement est signé au début de chaque saison sportive et renouvelé chaque année. A signaler que les sportifs non licenciés ou suspendus, professionnels ou non, n'ont pas d'accès à la compétition voire aux salles d'entraînement.

Jean-François Moreau : Il n'y a donc que le bâton pour faire avancer la lutte antidopage?

Patrick Magaloff : Epuisons le sujet de la sanction, arme dissuasive obligatoire. Oui! Elle est indispensable. Nous sommes dans une société qui exalte la performance. Il y a beaucoup trop d'argent dans le sport pour que le seul respect naturel d'impératifs moraux soit suffisant pour éviter les abus préjudiciables, notamment pour la santé des athlètes. Le commerce mafieux des produits dopants est devenu aussi juteux que celui des drogues conventionnelles. Toutes les dérives sont donc possibles depuis la fabrication clandestine de produits dopants jusqu'aux réseaux de dealers en gros comme au détail débauchant des sportifs professionnels ou

amateurs de tous âges. Or le trafic illicite de produits dopants ne représentait que 1% des dossiers traités par Interpol en 2005. On peut acheter de l'EPO en pharmacie en Italie et Internet n'arrange rien, bien au contraire. On doit sanctionner le dopé comme on sanctionne les excès de vitesse. A ce titre il n'y a pas de lutte efficace contre le dopage sans la police, les douanes et la justice étroitement associés dans le démantèlement des trafics.

Jean-François Moreau : Hors la mafia, qui sont vos adversaires les plus négatifs?

Patrick Magaloff : Tous ceux qui dévient l'idéal sportif en promouvant l'exaltation des performances à tout prix et cela inclut le cadre bancaire de 50 ans qui veut mettre 5 minutes de moins au marathon organisé par sa commune ou le Sahélien qui doit gagner sa vie ou simplement son bol de semoule, prêts à faire n'importe quoi. Mais aussi, les laboratoires de tous poils qui fabriquent aussi bien des produits propres que frelatés, en Extrême-Orient par exemple. Et tous les irresponsables: médecins, dirigeants, parents... qui tantôt préconisent tantôt se désintéressent des conduites dopantes. Rappelons aussi que le décret du 6 février 2004 relatif aux examens médicaux obligatoires responsabilise les fédérations sportives. Il est donc impossible pour le mouvement sportif de ne pas prendre toute sa part dans ce combat.

Jean-François Moreau : Sur quels axes assurez-vous vos actions de prévention?

Patrick Magaloff : Nous collaborons avec de nombreux partenaires dont le Ministère de la Jeunesse, des Sports et de la Vie Associative, l'Agence Française de Lutte contre le Dopage, l'Education Nationale, la Recherche, le Conseil de l'Ordre des Médecins. Bien entendu les médecins du sport sont présents comme le milieu de la recherche scientifique. Par contre nous ne parvenons pas à établir un contact fructueux avec le Ministère de la Santé et ses antennes, DGS, DAS, Drass Or il n'y a pas de prévention sans coopération avec les médecins praticiens. Nous voudrions que les 66 000 omnipraticiens libéraux s'intéressent à nos actions car ils sont des acteurs directs de protection de la santé des sportifs. Les pharmaciens



d'officines également avec qui nous montons actuellement un projet de formation des équipes officinales, en partenariat avec une grande entreprise du médicament française. Car, dans une enquête réalisée en son temps, nous avons appris que seulement 5% des médecins et des pharmaciens se sentaient concernés, 5% intéressés mais pas concernés et que 90% semblaient indifférents ou ne voyaient pas la nécessité de s'engager.

Jean-François Moreau : Le sport n'est-il pas un élément fondamental de préservation de la santé publique?

Patrick Magaloff : Le sport ne peut gérer tous les problèmes de la société. Il véhicule les valeurs de la société, il est en tout cas, à son image avec les bons et mauvais cotés. N'oublions pas aussi que le sport est déjà mort une première fois aux environs du 4e siècle quand les jeux du cirque l'ont remplacé avec souvent leur lot de cruauté. Nous ne voulons pas de «Rollerball» au XXIè. Nous nous rallions à de nouvelles valeurs, c'est à dire la recherche de l'excellence dans une



activité sportive judicieusement choisie, le respect des autres, l'amitié entre sportifs.

Il ne s'agit plus de dépasser ses limites mais de les connaître au plus près de la physiologie normale. La compétition ne se justifie plus dans le «citius, altius, fortius» mais dans la participation pour savoir si on a les moyens naturels de vaincre et sans honte devant une défaite honorable.

Jean-François Moreau : Mais ce sera au prix d'une médiocratisation du spectacle sportif?

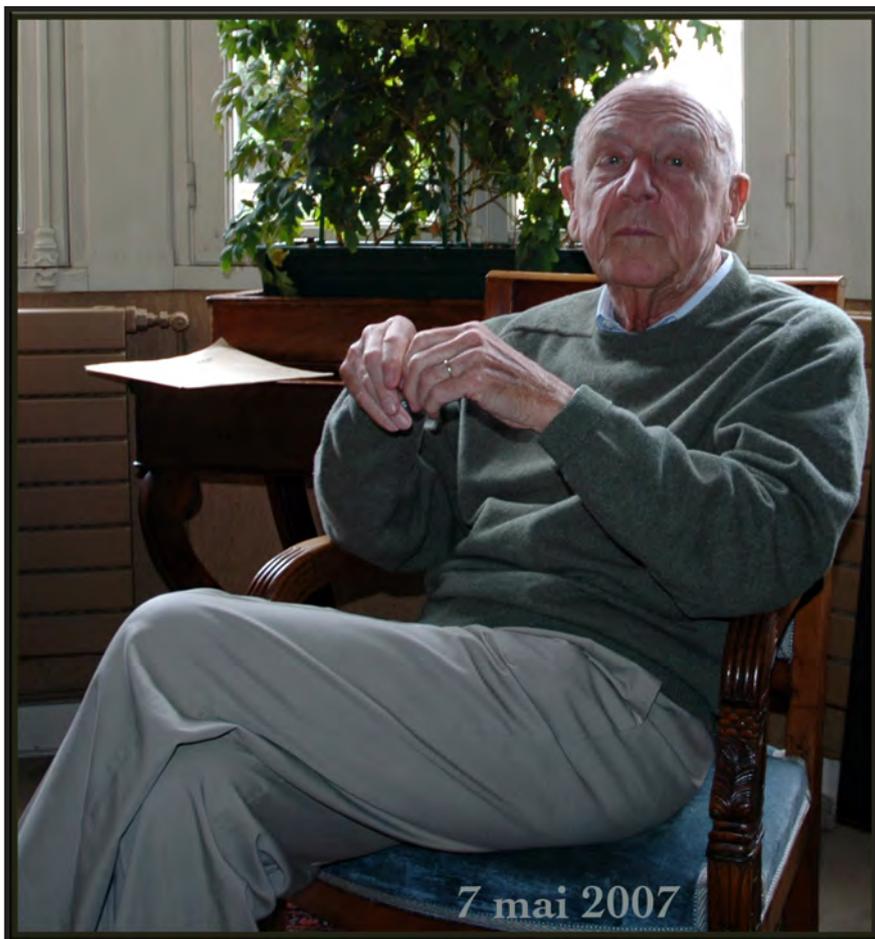
Patrick Magaloff : Nous ne sommes pas d'accord. Nous avons assisté à la chute du record du monde du 100 mètres ici à Charléty quand Montgomery a fait 9''78 en 2002, alors qu'il était sous la coupe de Victor Conte chez Balco. Sa course ne fut pas plus belle que celle de Collins, champion du monde en 10''07 en 2003 au Stade de France. Aujourd'hui il est méprisé et a été suspendu pendant plusieurs années par sa fédération. La France est en pointe dans les actions de prévention et nous avons la chance de disposer de budget bien supérieur à celui de nos voisins.

Jean-François Moreau : Pensez-vous que l'honneur a encore un futur?

Patrick Magaloff : Parfaitement. Nous constatons avec bonheur que de plus en plus de sportifs de haut niveau préfèrent ne pas gagner que gagner en trichant voire ne s'offusquent plus qu'un dopé gagne une course car cette victoire est accompagnée du prix de leur mépris. Un directeur sportif de la valeur de Marc Madiot, par exemple, ne dit pas d'autre chose à ses cyclistes. Mais il ne faut pas se leurrer. Nos enquêtes montrent aussi que, si on demande à un adolescent de choisir entre rester propre mais végéter ou s'éclater grâce au dopage, gagner des millions mais avec la certitude de mourir avant 40 ans, il choisira la seconde option. C'est au moment de l'adolescence que nous portons notre effort d'éducation avec la Fondation Sport-Santé. Pour cela, nous avons conçu une mallette "Le sport pour la santé", à la disposition de toutes les fédérations, le milieu scolaire, les médecins et tous ceux qui mènent des actions de prévention (bon de commande en ligne sur notre site).

CONCLUONS AVEC MICHEL BOUREL, AIHP, MAJOR DE LA PROMOTION 1946 PROFESSEUR HONORAIRE DE MÉDECINE INTERNE, CHU DE RENNES, ILLE & VILAINE DE L'ACADÉMIE NATIONALE DE MÉDECINE.

19 MAI 2007



polyglobulie érythrocytaire responsable d'une hyperviscosité sanguine conduisant aux accidents vasculaires thromboemboliques et à l'hypertension artérielle. Le plus actuel met en cause d'une hyperferritinémie liée à une surcharge ferrique analogue à celle obtenue au cours de la surcharge parentérale expérimentale en fer chez le babouin ; dans ces hépatosidéroses secondaires se trouve mimé chez l'homme le tableau de l'hémochromatose génétique. Cette surcharge en fer demeure longtemps inapparente jusqu'au moment où elle s'exprime par des troubles articulaires, circulatoires ou métaboliques (diabète).

2) La deuxième orientation est de plaider pour une nouvelle approche thérapeutique préventive et réaliste du dopage à l'EPO, et non plus pour un contrôle a posteriori après vérification, en fin d'épreuve, de l'infraction. Il propose un contrôle longitudinal tout au long de la vie sportive active. Il nous fait donc changer de regard : passer de la notion d'infraction à celle d'action pédagogique informative auprès des acteurs et des accompagnants (soigneurs, kinésithérapeutes...). Une telle action doit débiter avec les premières années de scolarité.

Jean-François Moreau : Michel Marie Bourel, tous les étudiants en médecine rennais de ma génération savent la dimension moderne que vous avez apportée à la jeune Faculté de Médecine de Rennes dans les années 50. Vous qui êtes un hépatologue réputé, mondialement connu par vos travaux sur l'hémochromatose, vous connaissez les ravages de l'EPO bien au-delà du strict monde sportif de haut niveau. Etes-vous choqué par ma démarche qui voudrait placer l'alcool à la base du dopage général des populations civiles? Après les footballeurs de la Juve et le cycliste Basso, ne voilà t'il pas que notre belle ondine, Laure Manaudou, est accusée délibérément de fuir en Italie pour placer ses amours adolescentes sous l'ombrelle d'un «Dottore Flechetti» censé faire conjuguer les délices d'un entraînement soft dans la même piscine que son fiancé Luca, évitant ainsi les conséquences d'un burn-out redouté par la championne elle-même naguère obligée par son mentor Lucas de nager 17km chaque jour dans un bassin catalan d'eau pure pour gagner d'autres médailles aux JOs de Beijing.

Michel Bourel : L'entretien avec le Professeur Gérard Dine du Centre Hospitalier de Troyes, Professeur de Biotechnologie à l'Ecole Centrale de Paris apporte deux orientations capitales :

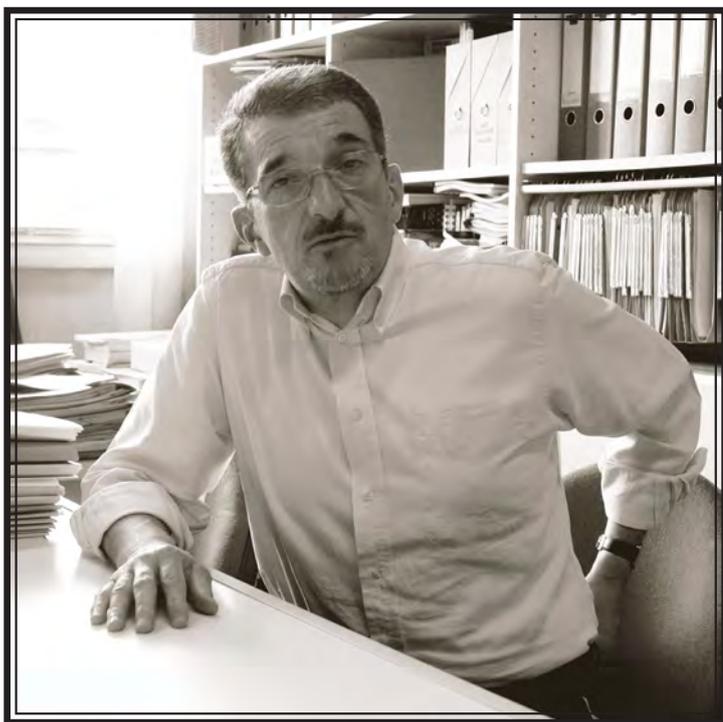
1) La première est d'affiner le mécanisme des complications de l'usage immodéré de l'érythropoïétine (EPO). Deux mécanismes principaux sont en cause en cas de dopage à l'EPO. Le mécanisme classique prend en compte l'augmentation de la VO₂max par le biais d'une

Tels apparaissent les enseignements de l'entretien avec le Pr. Dine : la mise en évidence d'une surcharge en fer corrélative à l'usage immodéré de l'EPO ; la nécessité d'un autre regard thérapeutique tourné non vers la répression mais vers la prévention dont la méthodologie passe par une prise en charge informative et éducative.

Mais l'évocation des agents en cause dans le dopage ne s'arrêtent pas aux facteurs aujourd'hui répertoriés, en particulier les produits hormonaux (anabolisants, stéroïdes androgènes ou peptides surrenaliens). Ne conviendrait-il pas de faire un place à des agents encore mal connus (et donc peu utilisés), comme les facteurs angiogéniques augmentant le réseau capillaire et donc la biodisponibilité à l'oxygène, à certaines interleukines agissant sur le tonus musculaire, à des stimulants de la respiration mitochondriales, aux enzymes impliquées dans les liaisons actine-myosine ? Liste ouverte de possibles agents de dopage... comme vous le pressentiez dans votre introduction aux exposés personnalisés des divers articles de ce numéro. Votre texte de culture générale qui embrasse l'histoire souvent méconnue du dopage associe des citations littéraires aux souvenirs vécus du temps des études médicales, des évocations cinématographiques et un index analytique terminal. Ces pages liminaires sont closes par une interrogation bienvenue sur la responsabilité solidaire de l'homme de notre temps face aux sollicitations multiples et à la médiatisation des performances.

CONCLUONS AVEC MICHEL HAMON

NEUROPHYSIOLOGISTE, INSERM UMR 677, CHU PITIÉ-SALPÊTRIÈRE, UNIVERSITÉ PARIS VI



Jean-François Moreau : Michel Hamon, vous êtes neuropsychopharmacologue internationalement réputé, directeur de l'UMR 677 INSERM/UPMC (ex U288). Vous êtes sollicité de porter un regard extérieur libre sur ce problème épineux du dopage à partir d'un dossier qui veut éclairer un public le plus ouvert possible au sport et au-delà. Le spécialiste des psychotropes antidépresseurs et anxiolytiques, générateurs d'addiction et de toxicomanie, pense-t'il qu'il y a une vraie parenté entre ces abus et ceux du dopage sportif? Après tout, les sportifs ne souffrent-ils pas aussi de douleurs et de troubles du sommeil?

Michel Hamon : (Vous avez le droit absolu de penser que ce dossier est mal foutu ou qu'il vous laisse froid. Toutefois tous les interviewés sont heureux d'avoir pu s'exprimer en toute liberté. Merci de répondre librement à cette question telle qu'elle est posée. Pensez-vous pouvoir vous adapter au contenu de cette page A4, en Word, police Times New Roman, point 10. Bien entendu il y a des artifices d'imprimeur si vous pensiez pouvoir élargir votre réflexion sur ce dossier vers d'autres questions que vous avez toute latitude de formuler. Merci)

CONCLUONS AVEC AXEL KAHN, AIHP 1967

BIOLOGISTE, DIRECTEUR DE L'INSTITUT COCHIN (U567 INSERM/UMR 8104 CNRS)

5 AVRIL 2007



exemples sont nombreux de ce que de nombreuses interventions sur le corps ont pour but d'améliorer les performances plutôt que d'en rétablir la fonction antérieure : le maquillage, la chirurgie esthétique, les stimulants divers, le viagra...etc. Beaucoup de ces interventions étant aujourd'hui acceptées, pourquoi en interdire l'usage au seul domaine des sports ?

Une première réponse intuitive est que cette sorte de tricherie est contraire à la morale sportive. Cela est, bien entendu, incontestable. Cependant, cette morale, définie par l'injonction « que le meilleur gagne » n'a guère de valeur universelle. Le meilleur, dans ce type de compétition, est en effet, certes, celui qui s'est le mieux entraîné, a fait preuve de la plus grande abnégation, témoigne de la volonté la plus déterminée. Mais force est également de reconnaître que c'est celui, aussi, qui possède les meilleures aptitudes physiques, puissance en haltérophilie, qualité musculaire différentielle pour les sprinters et les coureurs de fond, élément de taille pour le basket-ball et le volley-ball... etc. En d'autres termes, la devise sportive implique une forme de promotion des inégales capacités du corps. Or, le recours à la science et à la technique pour amoindrir les effets de celle-ci est, partout ailleurs que dans le sport, considéré avec la plus grande faveur. Faire en sorte que, dans la société, les outils et les machines, les lunettes et les appareils auditifs, les ordinateurs et les prothèses en tout genre compensent les inégalités physiques des êtres est considéré comme un objectif des plus louables. En ce sens, on pourrait avancer, par provocation, que la revendication d'un petit malingre à prendre un produit anabolisant de nature à lui permettre de rivaliser avec le grand costaud est bien légitime.

Ce dossier consacré au dopage insiste beaucoup sur ses ravages dans le sport de haute compétition, le Tour de France, les championnats nationaux, européens ou mondiaux, les jeux olympiques, les matchs opposant des grands clubs professionnels. Les ressorts sont ici bien connus, de l'ordre de la rentabilité du spectacle, du nationalisme ou du chauvinisme et, plus ou moins mélangée aux autres motivations, de la quête personnelle de gloire, d'honneurs et d'argent. On aurait cependant bien tort de considérer que la pratique du dopage est limitée à ces situations. Elle sévit aussi, en réalité, dans le sport amateur, voire dans les efforts consentis par un sportif isolé pour se dépasser lui-même. Bien sûr, il est peu question ici des produits issus du génie génétique (EPO, hormone de croissance, IGF), des inhibiteurs de la myostatine, des anabolisants de nouvelle génération, des autotransfusions ou des perfusions de transporteurs artificiels de l'oxygène. Cependant, nombreux sont les cyclistes amateurs à faire encore honneur au pot belge et à ses avatars plus modernes ; les coureurs de fond solitaires à avaler quelques heures avant leur départ un à deux comprimés de corticoïdes afin d'atténuer leur souffrance et de leur permettre de se dépasser eux-mêmes. Sans parler, bien entendu, des pratiques d'un grand pourcentage des adeptes du culturisme.

En définitive, les motivations et les pulsions à « se doper » sont d'une telle diversité et d'une telle force, à ce point en résonance avec une société de la performance, de la compétition et du spectacle, que ces pratiques apparaissent pour une part

Jean-François Moreau : Axel Kahn, vous êtes un biologiste spécialiste de génétique de réputation mondiale, par tradition familiale toujours ouvert à une réflexion philosophique approfondie sur l'humanisme médical. La recherche biomédicale la plus avancée aux applications civiles et militaires évoquée dans ce dossier ne risque-t-elle pas de froisser le profil conventionnel des chercheurs de laboratoires universitaires qui voudraient s'y frotter. Cette science-là peut-elle échapper à la réflexion éthique restrictive par rapport à la formule «La science n'a pas de morale» que vous popularisez?

Axel Kahn : La barrière entre les soins et le dopage, entre la médecine et la contribution à une tricherie, est des plus flous. Le but premier de la médecine est de rétablir la santé grâce à des soins adaptés. Cependant, la définition de la santé oscille elle-même entre son acception minimale (« le silence des organes » du chirurgien René Leriche) et extensive (celle du préambule de la constitution de l'OMS en 1946, « un état de complet bien-être physique, mental et social et pas seulement une absence de maladies ou d'infirmités »). D'ailleurs quelle que soit la définition retenue, elle reste ambiguë en ce qui concerne son application au domaine sportif. Rétablir le silence des organes souffrants d'un sportif surentraîné représente-t-il un soin légitime ou une violation manifeste des règles sportives ? Nul doute que le complet bien-être mental du sportif peut passer par une contribution médicalisée à sa victoire. En dehors même du champ sportif, les

irrésistible, au même titre que les manifestations individuelles ou collectives de la violence et de l'égoïsme. D'ailleurs, en ce domaine, chacun est persuadé que s'engage une course sans fin entre les dopeurs et dopés d'une part, les autorités chargées de détecter et de réprimer ces pratiques d'autre part. Peu de personnes averties doutent, par exemple, que l'utilisation du transfert d'ADN (dopage génétique) sera un jour une réalité. Peut-être a-t-il même été déjà testé. Nombreux sont les exemples démontrant que des méthodes potentiellement dopantes mais non validées, n'ayant jamais fait l'objet d'une étude contrôlée s'apparentant à la pratique des essais cliniques, sont néanmoins employées chez des sportifs. Dans le *Sunday Times* du 27 août 2006, on apprenait que cinq footballeurs avaient fait congeler des cellules dérivées du sang placentaire prélevé à la naissance de leur enfant. Ils envisageaient de les utiliser par injection intra-articulaire en cas d'accident sportif. Certains spécialistes interrogés ont prétendu que cela avait déjà été plusieurs fois réalisé. Le sang artificiel a envahi les centres d'entraînement des meilleurs sportifs [*L'humanité* du 29 juillet 2002] et je me suis laissé dire que l'on comptait déjà au moins un accident mortel lié à son emploi.

Et pourtant, l'inéluctabilité de ce fléau du dopage ne doit pas inciter à s'en accommoder. D'une part, parce qu'il revient aux autorités sportives de faire respecter les « règles du jeu » de leur pratique, même si celles-ci ne peuvent se targuer de correspondre à des valeurs morales universelles. Et, surtout, par humanisme et esprit de responsabilités. L'humanisme se réfère ici au souci d'une promotion des conditions permettant un épanouis-

sement harmonieux des femmes et des hommes, vu en tant que le but d'eux-mêmes et jamais seulement comme des moyens au service d'une entreprise extérieure à eux. Or, la pratique du dopage est intrinsèquement vicieuse en tant qu'elle ne se limite jamais à la réduction artificielle des inégalités physiques. Quand l'outsider se dope, la tentation est forte pour le champion de l'imiter afin de conserver sa prééminence. A l'arrivée, plus haut, plus vite, plus fort... et tous dopés. Associé à cela, le cortège des maux dénoncés dans ce dossier : troubles sexuels et de la fécondité ; fractures d'efforts et ruptures ligamentaires ; lésions articulaires irréversibles ; obésité galopante à l'arrêt de la pratique sportive ; insuffisance cardiaque ; diabète ; développement de cancers. Au total, toutes les statistiques le démontrent, les sportifs de haut niveau font rarement de vieux os.

Jetant un regard intéressé et désolé sur le spectacle, le médecin humaniste s'engagera ainsi de toutes ses forces dans la lutte contre le dopage. Non pas d'abord, parce que, en opposition avec les règles sportives, il contreviendrait à une règle morale universelle. Mais surtout en ce qu'il manifesterait en définitive un certain mépris de la personne des sportifs, une insouciance de leur avenir, un pas vers leur instrumentalisation, fusse par eux-mêmes. Qui ne voit les liens qui unissent, à travers les millénaires, les sportifs de haut niveau et les gladiateurs des cirques antiques. Les uns et les autres, parfois sous la pression et souvent volontairement, doivent assurer le spectacle. Ils mettent pour cela leur vie en jeu. Avons-nous progressé depuis deux mille ans ?

